



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN NXAK /

0c7608.73



Harvard College Library

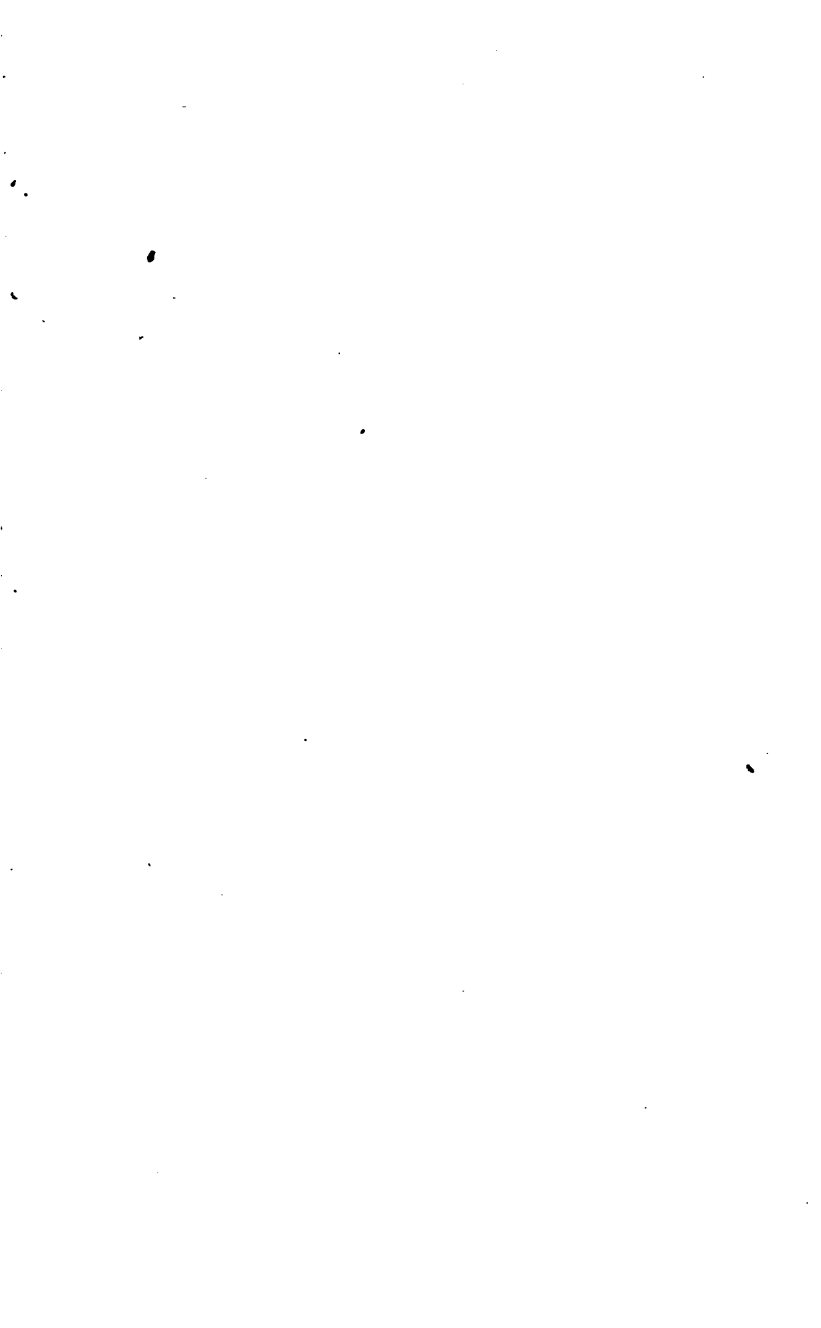
FROM

Dr. A. C. Coolidge.

18 March, 1898.



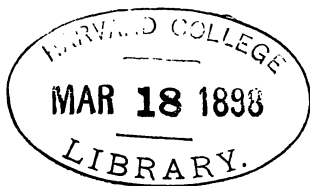






CINQUANTE ANNÉES
DE LA
VIE D'UN PEUPLE
OU LES
ILES SANDWICH TRANSFORMÉES PAR LE CHRISTIANISME.

~~E 15409~~
0c7608.73



Dr. A. C. Coolidge.

PRÉFACE

Cinquante années, dans la vie d'un individu, sont une longue période ; et combien d'hommes n'arrivent pas à cinquante ans ! Mais dans la vie des peuples c'est un espace de temps bien court. Il est vrai que beaucoup d'événements peuvent se passer en moins d'un demi-siècle, témoin une partie quelconque de l'histoire de notre pays depuis l'avènement de Louis XVI ; mais les faits qui se succèdent dans cet intervalle ont été préparés de longue main. Presque toujours, il faut remonter bien avant dans les annales d'une nation pour découvrir l'origine d'une révolu-

tion importante, accomplie dans son sein. Ici, nous sommes en présence d'un changement presque subit. La transformation de l'archipel hawaïen eut diverses phases ; l'action et la réaction se succédèrent comme les oscillations d'un pendule, mais avec une rapidité si surprenante que l'exemple en est presque unique. En fin de compte, la victoire est restée au bien, et cette étonnante métamorphose est toute à l'honneur de l'Évangile.

Notre intention est de raconter brièvement comment ces résultats se sont produits, comment un jour nouveau s'est levé sur ces îles, plongées dans les ténèbres les plus profondes. Les faits ne portent-ils pas en eux-mêmes leur enseignement ? ne sont-ils pas la meilleure réponse à opposer aux détracteurs de l'œuvre des missions, le meilleur encouragement pour les amis de cette œuvre, le stimulant le plus fort pour raviver et entretenir leur zèle ?

Aux îles Hawaïi, comme partout, les vérita-

bles disciples de Jésus-Christ ne sont pas en majorité. Il y a des chrétiens de nom, des formalistes, des indifférents, des pharisiens, des gens ouvertement hostiles à toute religion ; mais le repouvement complet de ce pays n'en est pas moins un de ces faits merveilleux que le vrai christianisme seul est capable de produire.

Les renseignements contenus dans ces quelques pages sont puisés à des sources dignes de toute confiance et empruntés à des auteurs d'opinions différentes. Pour tout ce qui concerne l'heureux effet des travaux missionnaires, nous croyons être resté en deçà de la vérité plutôt que de l'avoir dépassée.

A côté des journaux des missions et des relations de voyageurs tels que le capitaine Cook, Dumont-d'Urville, le Vaillant, etc., nous citerons :

Histoire des îles Hawaïi ou Sandwich, par J. James Jarvis, Boston, 1843 (en anglais).

Les îles Hawaïi, leur condition actuelle et les

travaux de leurs missionnaires, par Rufus Anderson, Boston, 1863, (en anglais).

L'œuvre des Missions évangéliques au point de vue de la divinité du christianisme, par N. Poulain, 1867.

Histoire des îles Sandwich et de la mission américaine depuis 1820. Traduite de l'Anglais. Paris 1836.

L'orthographe des noms propres hawaïens variant suivant les auteurs , nous avons choisi, entre les différentes manières d'écrire un mot, celle qui nous semblait la plus facile à prononcer.

CINQUANTE ANNÉES
DE LA
VIE D'UN PEUPLE

OU LES

ILES SANDWICH TRANSFORMÉES PAR LE CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect général. — Climat. — Productions.

Vers la limite septentrionale de la zone torride, non loin du tropique du Cancer, isolé au milieu de l'océan Pacifique, et à plusieurs centaines de lieues de toute terre importante, se trouve l'archipel d'Hawaii, connu aussi sous le nom d'îles Sandwich. Un voyageur qui partirait du Mexique pour se rendre au Japon en ligne droite, rencontrerait ces îles après avoir parcouru environ le tiers de sa route, c'est-à-dire plus de mille lieues. Le

groupe d'Hawaii appartient à la Polynésie, qui est la division la plus orientale de l'Océanie ou monde maritime.

Les îles Sandwich sont remarquables à plus d'un titre. Leur aspect physique, le caractère de leurs habitants, le degré de civilisation auquel elles sont parvenues en quelques années, après des siècles de barbarie, et surtout la manière étonnamment prompte dont le christianisme s'y est propagé, tout cela offre des sujets d'intérêt nombreux et variés. Peut-être nos lecteurs éprouveront-ils quelque plaisir à nous suivre dans ces pages, où nous nous proposons d'esquisser rapidement les principaux traits de la physionomie et de l'histoire de ces îles.

Du temps où nos grands-parents étudiaient la géographie, l'Océanie était peu connue encore. On savait très-bien ses « quatre parties du monde ; » quant à la cinquième, à peine lui faisait-on l'honneur de la mentionner en passant. De nos jours il n'en est plus de même, et personne ne doit ignorer, non-seulement les noms de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, mais encore ceux des principaux groupes d'îles éparpillés dans la Micronésie et dans la Polynésie, et sur les-

quels les navigateurs de notre siècle et du siècle dernier ont fourni des renseignements inconnus jusqu'à eux.

Divers voyageurs ont émis l'opinion que l'archipel des Bois et des Jardins, visité par l'Espagnol Gaëtan, vers le milieu du seizième siècle, n'est autre que le groupe d'Hawaii. Quoi qu'il en soit, ces îles étaient si bien oubliées que l'honneur de les avoir découvertes revient tout entier au célèbre James Cook, officier de la marine anglaise, qui les vit pour la première fois en 1778, et les appela îles Sandwich, du nom du premier lord de l'amirauté, bienveillant promoteur et protecteur des expéditions lointaines (1).

Les îles Sandwich sont au nombre d'une douzaine environ. Cinq d'entre elles sont assez considérables et assez peuplées; d'autres le sont moins; d'autres enfin sont désertes, incultes et servent de refuge aux phaétons, aux pétrels, aux mouettes et autres oiseaux de mer qui abondent dans ces parages. Cet archipel paraît destiné à un avenir assez important, à cause de ses ports excel-

(1) Il paraît certain aujourd'hui que ces îles avaient été connues anciennement.

lents et de la position qu'il occupe sur la grande route maritime de l'Amérique en Asie.

Un grand nombre d'îles, dans l'Océanie, portent la trace de violents bouleversements; il en est ainsi de celles qui nous occupent; d'une époque à l'autre, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques en ont considérablement changé l'aspect. Une autre circonstance concourt à modifier le contour de ces îles: ce sont les travaux exécutés au sein de l'Océan par des myriades de zoophytes. Ces animaux, presque imperceptibles, s'emparent des sels qu'ils trouvent à l'état de dissolution dans l'eau de la mer et qui leur permettent de sécréter leur enveloppe: ainsi se sont formées des roches madréporiques, des îlots, des îles, des archipels entiers. Les siècles ont amoncelé sur ces continents en miniature divers débris qui se sont transformés en terre végétale. Les germes apportés sur les ailes des vents et par les oiseaux, ou amenés par les courants marins, se sont développés, et la vie végétale a fait son apparition sur ces terres, anciennes demeures des polypes. Ceux-ci commencent généralement leurs constructions, non pas au fond de la

mer, où la pression de l'eau et l'absence de lumière ne leur permettraient pas de séjourner, mais sur des bas-fonds élevés. Dans les couches supérieures de ces amas de tubes calcaires, on rencontre parfois des parties moins résistantes et plus humides que le reste. Ainsi ces animaux travaillent toute leur vie et c'est après leur mort que leur étui se durcit et se consolide. Mais s'il est vrai de dire avec la fable, en cette occasion comme en tant d'autres :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi ,

si les naturels de la Polynésie doivent à des êtres placés au dernier degré de l'échelle animale le sol qui les porte et qui les nourrit, ces mêmes petits êtres ont été la cause de plus d'un désastre. Plus d'un navire est devenu leur victime, lorsque, rencontrant sur son passage des récifs de corail dont il ne soupçonnait pas l'existence, il est venu y échouer ou s'y briser.

Les mers de la Polynésie sont généralement rafraîchies, entre les tropiques, par les vents alisés. L'ardeur du climat est tempérée par ces courants d'air, de manière à faire

des îles hautes de véritables paradis terrestres; elles peuvent donner toutes les productions aux différentes hauteurs de leur sol fertile. L'air y est constamment renouvelé. Les vents alisés cessent-ils, la terre s'échauffe-t-elle beaucoup? des brises régulières de terre et de mer viennent entretenir un printemps perpétuel, rarement troublé par les ouragans.

La majeure partie du littoral hawaïien participe à ces avantages; le climat en est salubre; à proprement parler, on n'y a point d'hiver. De décembre en mars, c'est la saison des pluies, des orages, des coups de vent, et ces derniers sont parfois très-impétueux au moment des équinoxes. La différence entre les jours et les nuits est peu considérable, même à l'époque des solstices, par suite de la latitude. Les parties maritimes sont les plus cultivées et les plus peuplées, tandis que l'intérieur offre presque toujours une région montagneuse et déserte. L'archipel tout entier semble être un groupe de volcans qui aurait surgi au milieu d'un banc de coraux et de madrépores. Voici les noms des îles principales : *Hawaii*, la plus grande, avec le gros village de *Karakakoua*, ancienne

résidence royale; *Mauï*, *Ranäï*, *Morakaï*; *Oahou*, à l'aspect magnifique, surnommée le *Jardin des îles Sandwich*, à cause de sa fertilité; elle renferme le meilleur port de tout le groupe, *Honorourou*, résidence des souverains actuels; les pêcheurs de phoques, de baleines, de cachalots y relâchent fréquemment, et il n'est pas rare d'y voir ensemble à l'ancre un grand nombre de bâtiments. *Rawaii*, moins peuplée que la précédente et moins fertile, est très-pittoresque. *Nihau*, peu populeuse, mais industrielle et cultivée. Ces îles sont rangées suivant une ligne courbe dont la convexité est tournée vers l'Amérique septentrionale. Les montagnes y sont élevées; dans l'île d'Hawaii on remarque, entre autres, deux principaux volcans en activité. L'un offre cette particularité qu'il est situé dans une plaine médiocrement élevée, au pied d'un pic colossal. Quant aux volcans éteints, plusieurs îles en portent les traces.

La faune (1) de ces contrées était assez

(1) On appelle *faune* l'ensemble des animaux qui vivent dans une contrée. La *flore* d'un pays est l'ensemble des végétaux qui y croissent.

restreinte avant l'arrivée des Européens. Les seuls animaux domestiques étaient le cochon et le chien. Les rats pullulaient, car jamais chat n'avait troublé leur tranquillité; les chauves-souris vespertilions, amies du crépuscule, voletaient çà et là au déclin du jour. Aujourd'hui, chevaux, vaches, moutons, chèvres, lapins, etc., y sont parfaitement acclimatés et les chats s'y livrent avec succès à la chasse de leurs ennemis naturels, les rats mentionnés tout à l'heure.

De beaux oiseaux ornent ces îles : les mohos, au plumage vif; les nectarins, petits, au bec acéré et très-long, aux couleurs étincelantes, et dont une espèce, rouge de feu, servait à faire les superbes manteaux de plumes des rois indigènes. Viennent ensuite des volatiles moins rares, l'oie, le canard, la grive, la bécasse, le corbeau; puis les oiseaux de rivages, mouettes, pétrels, phaétons et autres, hôtes parasites de toutes les grèves où ils trouvent de quoi pourvoir à leur subsistance. En fait de chanteurs emplumés, les pinsons de différentes espèces étaient jadis à peu près les seuls à charmer de leur voix les bocages hawaïiens.

Sur les eaux on voit, non pas nager, mais

courir, un singulier insecte que l'on rencontre par des temps calmes à de très-grandes distance de la terre ferme. Quelques papillons, peu de coléoptères, des mouches et des moustiques en profusion complètent la liste des insectes.

Quant aux reptiles, ce sont de petits lézards gris de cendre et des tortues bonnes à manger.

Dans les flots se jouent des poissons aux formes et aux teintes diverses, depuis les squales ou requins voraces jusqu'aux inoffensifs et curieux poissons volants, qui ont donné lieu à tant de fables où figurent les dragons ailés.

Les mollusques foisonnent au bord de la mer; on y trouve en particulier l'huître perlière, dont les produits sont un objet de commerce et servaient autrefois à l'ornementation des naturels. Enfin, sur les rochers madréporiques s'épanouissent des bouquets de fleurs animales. Ce sont des polypes jaune d'or, rouge de feu, bleus, azurés; des méduses multicolores, toute une faune maritime en un mot, qui offre les nuances les plus fantastiques, les figures les plus capricieuses, la plus merveilleuse variété d'aspects, sui-

vant qu'un observateur attentif y porte ses regards de jour ou de nuit, pendant la calme ou pendant la tempête, à fleur d'eau ou dans les profondeurs.

Si de la faune, terrestre ou aquatique, nous passons à la flore, une quantité de végétaux, dont plusieurs sont inconnus dans nos pays, s'offrent à notre étude. Dans les parties les plus élevées de l'archipel, on ne trouve aucune trace de végétation; la neige et la glace règnent seules dans ces mornes solitudes. Puis vient la zone des plantes alpestres; les espèces se multiplient à mesure qu'on s'éloigne de la limite des neiges éternelles. En descendant encore, on arrive à la région des nuages, où l'humidité de l'atmosphère entretient la verdure dans un état de jeunesse perpétuelle. Là viennent des mimosas, d'énormes fougères; là, les espèces qui au bord de la mer sont de simples buissons, élèvent leur tête verdoyante au sein des nues et atteignent les proportions de véritables arbres; là se trouve le bois de santal ou de sandal, principal article d'exportation des îles Sandwich, bois qui donne une teinture rougeâtre très-recherchée des Chinois, et dont la production a considérablement diminué dans un temps,

par suite même du commerce qu'on en faisait.

Parfois les habitants de la plaine voient se détacher de la couche nuageuse dont nous venons de parler, et qui, d'ordinaire, plane toujours à la même hauteur, de petites nuées volages qui semblent vouloir s'échapper de leur prison. Mais les rayons du soleil courent après les fugitives, les atteignent et les font disparaître aux yeux qui fondaient peut-être sur elles quelque espérance de pluie, pour les ramener sous forme de vapeurs diaphanes vers les couches de l'atmosphère qu'elles avaient abandonnées.

Après cette première zone de plantes, la végétation disparaît de nouveau. La lave dont est formée la majeure partie du terrain est encore dure ; elle est sortie du fond des cratères depuis trop peu de temps pour s'être décomposée et transformée en terre végétale. Enfin, la partie riveraine des îles produit la canne à sucre, l'arum appelé *taro*, la patate douce, aux tubercules savoureux, le bananier, aux larges feuilles, aux fruits abondants, le framboisier, le fraisier, l'espèce de poirier dont le suc donne la liqueur enivrante nommée *hava*, l'arbre à pain, le cocotier, sur les-

quels nous reviendrons tout à l'heure, le mûrier à papier, d'où l'on tire une écorce intérieure très-fine, dont les insulaires font des draperies estimées. Telles sont les plantes indigènes. La culture des légumes d'Europe, des orangers, des citronniers, de la vigne, des melons et d'autres végétaux étrangers a très-bien réussi.

L'arbre à pain et le cocotier méritent de fixer un moment notre attention. Le premier croît principalement dans les îles de l'océan Pacifique, au sud de l'Asie et aux Antilles. C'est un très-bel arbre, de 10 à 15 mètres de haut, au tronc svelte et uni, cendré en dehors, jaune en dedans. Les branches commencent à naître à 3 ou 4 mètres du sol; elles sont garnies de longues feuilles d'un beau vert. Le fruit, en forme de cœur, est verdâtre au dehors et jaune au dedans lorsqu'il est mûr. On peut le récolter pendant huit mois de l'année, et telle est la fécondité de l'arbre qui le porte qu'un homme peut se nourrir pendant un an du produit de deux ou trois arbres. Le fruit frais cueilli est plein de jus; rôti, il prend la consistance du pain bis avec un petit goût de châtaigne; il est très-nourrissant et s'apprête de diverses maniè-

res ; on le conserve pour l'hiver en pâte aigre. L'arbre vert donne un suc assez épais pour être étiré en fil. Le bois sert à la construction des maisons et des bateaux ; on fait avec les fleurs séchées une substance inflammable comme l'amadou ; les feuilles peuvent servir d'enveloppes pour diverses choses ; le suc de l'arbre tient lieu de glu , et le liber, c'est-à-dire la partie intérieure de l'écorce, battu au moyen d'instruments particuliers, sert à fabriquer une étoffe grossière.

Quant au cocotier, tout le monde connaît son fruit, sorte de noix énorme, disposée en *régime* ou grappe immense à la partie supérieure du tronc. L'arbre lui-même est un palmier aux feuilles ailées, longues de 4 à 5 mètres sur un mètre de large environ. Une petite anecdote va nous apprendre quel parti on peut tirer de ce précieux végétal.

Dans une plaine inculte, exposée aux ardeurs d'un soleil tropical, où l'on voyait de loin en loin une habitation isolée, passait un voyageur. Il marchait depuis longtemps ; fatigué, altéré, affamé, il aperçoit à une certaine distance une cabane solitaire. Autour de cette cabane, point de jardin, point de prairie, point de terre cultivée, pas un de ces

arbres de nos climats heureux, dont les fruits désaltèrent et nourrissent tout à la fois ; rien de tout cela ne frappe l'œil du voyageur. Seuls, quelques palmiers, rares produits de ce maigre sol, balancent leurs rameaux au sommet de leurs tiges élancées. L'habitant de la cabane fait entrer le passant, lui offre une boisson aigrette et rafraîchissante et l'invite à prendre un peu de repos. Puis il prépare son repas et vient engager son hôte à partager avec lui ses mets rustiques. Les ustensiles étaient luisants, polis, de couleur brune ; la nourriture, abondante et variée, aurait satisfait le palais le plus délicat, combien plus un voyageur accablé de lassitude ! C'était un chou d'une saveur exquise, une amande succulente, des confitures d'un goût excellent, du lait, du vin, et jusqu'à une sorte d'eau-de-vie. L'étranger ne revenait pas de sa surprise en voyant paraître toutes ces richesses alimentaires dans un pays aussi aride, et demanda à l'indigène comment il se procurait toutes ces choses. L'Indien répondit que tout, sans exception, provenait de ses cocotiers. L'amande était le fruit parvenu à maturité ; le jus renfermé dans cette amande était le lait de coco ; le chou-palmiste venait

du sommet de l'arbre, malheureusement tout arbre décapité de la sorte ne tardait pas à périr. Le vin provenait d'incisions faites aux jeunes tiges des fleurs. Cette liqueur se transformait en vinaigre sous l'influence de la chaleur solaire; distillée, elle donnait une espèce d'eau-de-vie; enfin on en tirait un sucre qui, joint aux amandes, servait à faire des confitures. Les vases bruns qui renfermaient la nourriture de l'Indien étaient fabriqués avec la coque de la noix. Il y a plus; la cabane elle-même était construite en bois de cocotier; les feuilles sèches, nattées ensemble, avaient servi à fabriquer la toiture, et avec les fibres de ces feuilles l'enfant du désert avait tissé ses vêtements. Quand l'étranger se fut suffisamment restauré, il se prépara à quitter son industrieux amphitryon: « Voulez-vous, » lui dit ce dernier, « porter un message de ma part à l'un de mes amis qui réside dans la ville où vous vous rendez ? »

» — Volontiers; et sera-ce encore le cocotier qui vous fournira de quoi écrire votre lettre ?

» — Précisément. Voilà de l'encre tirée de la sciure des branches et du papier fait avec les feuilles. »

Quelques noix de cocos déposées dans du sable, et au bout d'un certain nombre d'années voilà une famille nourrie, logée, vêtue !

Admirable exemple de la providence de Dieu que cet arbre si utile, qui vient dans les terrains les moins productifs, là où d'autres plantes alimentaires ne réussiraient pas !

Nous avons vu quel est l'aspect physique des îles Hawaii ; parlons maintenant de leurs habitants.

CHAPITRE II.

Habitants. — Mœurs. — Coutumes.

Transportons-nous par la pensée aux îles Sandwich, non pas telles qu'elles sont aujourd'hui, avec leur civilisation, leurs habitudes sociales et religieuses, mais avant que le christianisme en eût changé la face. Essayons de décrire à nos lecteurs ce que nous aurions pu observer dans ces îles il y a quelques soixante ans au plus. A cet effet, supposons que nous sommes à Hawaii, la reine du groupe, reine, non par droit de fertilité et de richesse, mais par droit d'étendue et à cause des curiosités naturelles qu'elle renferme, grottes, antres volcaniques, chaussées de lave, etc. Une dizaine de naturels sont occupés à pêcher; c'est auprès d'eux que nous nous arrêtons. A leurs cheveux noirs, lisses chez les uns, légèrement frisés

chez les autres, luisants comme du jais, à leur teint basané, olivâtre ou cuivré, nous reconnaissons la famille polynésienne, l'une des deux grandes sections de la race malaise (1). Ils sont assez grands et bien faits; leurs membres sont musculeux et bien formés; ils ont le nez légèrement épaté, le visage ovale, les yeux vifs et expressifs; leurs lèvres, un peu épaisses, laissent voir deux rangées de belles dents blanches. La rangée, malheureusement, n'est pas toujours complète, parce qu'à la mort d'un ami ou d'un bienfaiteur les Hawaïiens témoignent de leur respect ou de leur attachement pour lui en dégarnissant leur mâchoire. Ces traits, assez

(1) Deux races d'hommes, bien distinctes, peuplent l'Océanie : l'une est la race nègre; l'autre, bien supérieure à cette dernière sous plus d'un rapport, est la race malaise, qui renferme des peuples organisés en corps de nation. Une certaine civilisation règne parmi quelques-uns de ces peuples, et leurs relations sont soumises aux lois d'une étiquette très-rigide. Cette race se divise en deux sections, dont l'une réunit les tribus chez lesquelles règne le *tabou*, qui boivent presque toutes le *kava* ou *hava*, et offrent des traits communs dans leur langue, leur religion, leurs coutumes, leur industrie. C'est à la famille polynésienne que se rattachent les habitants des îles Sandwich. On croit que la race malaise tire son nom de la presqu'île de Malacca, d'où, selon quelques auteurs, elle serait originaire.

agréables, sont rehaussés par des mouvements gracieux, des manières souvent élégantes, un abord ouvert et franc. Pendant que nous observons ces pêcheurs, l'un d'eux prend un gros poisson, le porte à sa bouche et se met à dévorer la pauvre bête encore toute frétilante.

Pour le coup, nous avons affaire à l'un des personnages les plus mal élevés de l'île ! Point. En voilà deux autres qui l'imitent. Les personnes les plus distinguées en font autant dans l'occasion. Cinquante ans plus tard, la femme d'un missionnaire verra la reine elle-même croquer à belles dents un gros poisson tout cru.

Une conversation assez animée s'établit entre les insulaires. Leur langage est doux, harmonieux, abondant en voyelles. C'est un dialecte de la grande langue polynésienne; beaucoup de mots se ressemblent au premier abord, mais une oreille exercée y découvre des nuances d'accent presque imperceptibles, correspondant à autant de significations différentes.

De temps à autre on voit passer quelques naturels, hommes, femmes et enfants; la physionomie et le teint de plusieurs se rap-

prochent singulièrement de la physionomie et du teint des Européens. D'autres ont l'air fatigué par le travail, épuisé par le manque d'une nourriture saine et substantielle ; ils sont petits, maigres, chétifs : hélas ! ce sont les pauvres du pays (1).

Les femmes portent, de la taille aux genoux, une sorte de jupe formée d'une pièce d'étoffe entortillée autour du corps. Elles y joignent quelquefois un petit manteau, jeté négligemment sur les épaules, et qu'elles ôtent pour vaquer à leurs travaux. Les hommes ont un manteau plus ample, mais seulement quand ils sont en marche ; habituellement, ils ne portent qu'une sorte de caleçon court. Tout le monde marche nu-pieds ; on ne se chausse de sandales, faites avec la bourre des noix de coco, que pour ne pas se blesser sur les récifs de corail ou dans d'autres endroits pierreux. Les femmes laissent flotter leur chevelure ; elles y entrelacent

(1) On a supposé, en voyant combien les classes pauvres diffèrent des classes élevées sous le rapport de l'apparence extérieure, qu'à une époque inconnue un peuple conquérant était venu s'établir dans l'archipel pour en asservir et en opprimer les anciens habitants. Mais ce n'est là qu'une supposition.

des guirlandes de fleurs et de fruits sauvages. Quelques-unes teignent en blanc la portion des cheveux qui encadre la figure, coutume qui nous paraît moins étrange quand nous nous rappelons les perruques poudrées d'autrefois. Les plus élégantes de ces femmes sont parées de colliers de plumes ou de coquilles, faits avec goût, de bracelets de dents de chien, de petits diadèmes de plumes. Quant aux hommes, ils paraissent avoir l'habitude de se couper les cheveux très-court autour du front et des oreilles, tandis qu'ils les laissent pousser comme une crinière sur le sommet de la tête et vers le cou. Leur barbe, peu abondante, est tressée à son extrémité chez quelques-uns.

Examinons de plus près l'étoffe qui a servi à confectionner les vêtements de ces insulaires. C'est un tissu plus ou moins épais, plus ou moins fini, tantôt d'une seule nuance, et présentant de petits dessins comme nos toiles damassées, tantôt verni, tantôt mat. Malgré ces différences d'aspect, c'est toujours la même substance, tirée de l'écorce du mûrier à papier et qui a passé par diverses opérations successives de battage et de coloration, au moyen d'instruments adaptés à cet usage.

Nous n'avons pas mentionné encore l'accessoire le plus singulier de la toilette des indigènes, ornement que le propriétaire ne peut pas vendre ni même déposer, attendu qu'il fait partie de sa personne. Nous voulons parler du tatouage. Il consiste en dessins faits sur la peau. Voici comment on le pratique. On trace d'abord en noir la figure qu'on veut obtenir, puis on repasse sur les traits avec un instrument pointu enduit d'une substance colorante. Le sang coule; les blessures sont longues à se guérir, mais la marque reste et l'on se trouve beau. S'il s'agissait de rendre service à son prochain, on reculerait devant une souffrance bien moindre, que dis-je? devant un petit désagrément, devant un dérangement même; mais que ne fait-on pas pour être admiré, pour faire parler de soi! Aux îles Sandwich comme ailleurs, la vanité est ancrée dans le cœur de l'homme, et quelquefois elle se paie cher.

Un grand nombre de peuples sauvages ont la barbare habitude de cette ciselure en chair vive. Les uns tracent des dessins sur tout leur corps, et, de loin, semblent cuirassés de pied en cap. Aux îles Hawaii on se tatoue le visage, et quelquefois la langue, en signe

de deuil. Souvent, on se fait tracer de petits animaux sur les sourcils et les joues. Ou bien ce sont des raies en zigzag, des noms de rois, des damiers, des étoiles, des anneaux, des éventails, des croissants. Les mères tracent elles-mêmes sur la peau de leurs enfants des dessins qui varient avec leur rang, leur famille, leur âge. On ne connaît pas l'origine de cette bizarre coutume du tatouage.

Était-ce au commencement une marque de deuil, comme les « incisions pour les morts » que les prophètes de l'ancienne alliance reprochaient aux Israélites d'avoir imitées des païens? Telle est la question que l'on se pose sans avoir les données historiques nécessaires pour la résoudre.

Mais la pêche est terminée; le jour tire à sa fin; encore une couple d'heures, et le soleil disparaîtra dans les flots empourprés; chacun des sauvages prend son lot de poisson, ses instruments de pêche, et se dispose à regagner son gîte. Suivons l'un de ces hommes. Il s'achemine vers l'intérieur de l'île. En route, nous rencontrons plusieurs personnes de haute stature, ayant généralement beaucoup d'embonpoint, et qui semblent ap-

partenir à une autre race que le reste des insulaires. Ce sont des nobles ; en temps de paix, ils vivent dans la mollesse, font bonne chère et passent leur temps à s'amuser. Ces habitudes d'oisiveté développent chez beaucoup d'entre eux une extrême corpulence.

Voilà des chefs qui se rendent au palais du roi, des princesses qui vont voir la reine. Quand nous parlons de palais, il s'agit tout simplement d'une case beaucoup plus spacieuse que les autres, mais couverte de chaume, ayant pour toute entrée une porte étroite et basse. Les chefs ont des manteaux de toute beauté ; on dirait du velours rouge ou blanc bordé de vert ou de jaune. Quant au manteau couleur de feu, le roi seul a le droit de le porter. Ce sont là les manteaux de plumes dont nous avons déjà parlé. Les petits oiseaux en fournissent la matière, et les naturels savent leur donner un brillant inimitable et une grande solidité.

Nous voici arrivés à la demeure de notre guide. C'est une hutte en forme de dôme, faite de pieux et de perches assemblés, dont les interstices sont remplis d'herbe et de feuilles sèches. Chemin faisant, nous avons pu remarquer quelques cabanes si basses,

si étroites, que cela faisait peine à voir. Un homme aurait difficilement pu s'y étendre tout de son long; il n'y avait pas de fenêtre, et la porte était telle que, pour y entrer, il aurait fallu ramper sur les mains et les genoux.

Notre homme, lui, est mieux logé que cela. Ce n'est pas que sa cabane ait l'air très-solide : çà et là, des fissures laissent filtrer un peu de jour; au besoin, elles livreraient passage à la pluie et au vent; mais le maître de cette maison a au moins une porte, une fenêtre, de l'air et de l'espace. Des nattes lui servent de siège et de lit; elles sont de finesse moyenne. Plus pauvre, il en aurait de plus grossières, et en moins grand nombre. Plus riche, il en aurait d'aussi fines que les plus belles pailles d'Italie. On entremêle ces nattes d'herbes de différentes couleurs, ce qui les rend très-jolies. Le lit d'un chef se compose de trente ou quarante nattes, tandis que les gens du peuple en ont de une à trois. A la guerre, on se sert comme bouclier d'une natte très-forte et très-serrée. La vaisselle de l'indigène se compose de vases de diverses formes, soit plats, soit profonds, et qu'il a obtenus en

liant pendant leur croissance les fruits du calebassier. Ces fruits une fois mûrs, il les a cueillis, taillés, façonnés, polis et ornés de ciselures habilement faites. Cuillers et fourchettes sont inconnues ici ; on se sert de ses doigts, et non sans une certaine dextérité, pour manger jusqu'à la bouillie de taro, le mets national par excellence. On se lave les mains avant et après les repas, sans que le reste des habitudes témoigne du goût de la propreté. Au contraire, plus d'un trait, omis à dessein, trahit une malpropreté qui dut être une grande épreuve pour les missionnaires et leurs familles, quand ils vinrent s'établir dans ces îles.

Il y aurait bien d'autres remarques à faire sur les îles Sandwich telles qu'elles étaient autrefois ; bornons-nous aux plus importantes. Les repas des personnes de haut rang sont abondants et variés ; on y voit figurer des bananes, des noix de coco, des volailles ; mais la viande dont on fait la plus grande consommation est celle de porc et de chien. Ces chiens sont de petits animaux qu'on engraisse par une nourriture végétale, ce qui communique, paraît-il, à leur chair une saveur agréable. Le tournebroke étant inconnu

dans ces contrées, voici comment on obtient un rôti. On creuse dans la terre un trou plus ou moins grand, suivant la grosseur de la pièce à rôtir; on en garnit le fond de pierres plates, sur lesquelles on dispose du bois sec, qu'on allume et qu'on recouvre de pierres. Quand on juge ce four souterrain suffisamment échauffé, on en retire les pierres supérieures, on y place la viande, soigneusement enveloppée de grandes feuilles; on verse un peu d'eau dans la cavité, afin de produire de la vapeur; on referme avec les pierres enlevées précédemment, et l'on recouvre le tout d'une couche de terre. Au bout d'un certain temps, l'animal sort de là cuit à point, tendre et succulent. Dans le voisinage des grands volcans, il n'y a qu'à creuser à une petite profondeur pour obtenir un degré de chaleur suffisant à la cuisson d'un gibier quelconque.

Nous avons parlé du costume national. Lorsque les Hawaïiens eurent été mis en rapport avec la Chine et d'autres pays par les navigateurs qui explorèrent leur archipel, la soie, le satin furent ajoutés aux tissus d'écorce et aux magnifiques manteaux de plumes pour l'habillement des grands. Lors des pro-

cessions solennelles, les princes et les princesses figuraient dans le plus somptueux appareil, portés dans des baldaquins de formes variées. Les dignitaires avaient à la main des étendards de plumes flottantes, dont le manche était enrichi d'incrustations d'écaille et d'ivoire.

Quand les naturels voulurent adopter les vêtements européens, ils commencèrent par s'affubler de la façon la plus grotesque. Chacun choisissait les pièces du costume qu'il pouvait se procurer, sans se préoccuper le moins du monde de l'harmonie de l'ensemble. Ici, c'était un robuste gaillard qui se pavanait fièrement sous un bonnet de sapeur, seul article ajouté à l'uniforme indigène. Un autre avait mis un paletot et s'était chaussé d'une seule botte. Une femme entrait à l'église vêtue d'une robe de mousseline très-fine, avec un chapeau et des souliers d'homme, et une canne à la main. Dans leur naïveté, ces pauvres gens ne se doutaient pas qu'ils fussent ridicules. Mais il était quelquefois difficile aux missionnaires de conserver leur sérieux en voyant entrer dans leur chapelle des groupes d'auditeurs dans des appareils aussi peu usités. Plus tard, on réussit à s'habiller à l'européenne.

Comme tous les peuples sauvages ou civilisés, les Hawaïiens ont leurs divertissements nationaux. Rien n'est plus légitime, au reste, que les récréations honnêtes. Le repos après le travail, et le repos employé à des exercices en plein air ou à des jeux paisibles, l'enfant, et même l'homme, en a besoin. Parmi les amusements en usage aux îles Hawaïi, les uns donnent libre jeu aux muscles; d'autres sont destinés à exercer l'adresse, la justesse du coup d'œil, à développer un certain courage physique qu'il est si désirable de posséder. Il y a des courses à pied; on excelle dans des exercices de natation. Hommes, femmes, enfants, tout le monde aime l'eau; on se délecte pendant des heures de suite dans l'écume de la mer ou dans celle des torrents. Du haut du Mouna-Kea, l'une des sommités de l'île d'Hawaïi, descend une rivière rapide, aux sinuosités profondes, qui va se jeter par deux hautes cascades dans un grand bassin entouré de verdure. Les naturels aiment à se lancer dans l'eau au-dessous des cascades, pour se laisser entraîner par les flots bouillonnants du torrent jusque dans le bassin, où l'eau, devenue calme, leur permet d'accomplir toute

espèce d'évolutions aquatiques. Les enfants de cinq à six ans ne font pas difficulté de se jeter dans les vagues. Un jour, une mère, entourée de sa jeune famille, revenait au rivage sur un pirogue. L'embarcation chavire, se retourne, et voilà tout le monde dans l'eau. Que font alors nos petits insulaires? Le plus jeune gagne la terre à la nage, enchanté de l'aventure, et les autres aident leur mère à remettre en équilibre le fragile bâtiment. Malheureusement, toutes les scènes de natation ne finissent pas aussi gaiement. Souvent, attirés par la proie, les requins arrivent sans qu'on les ait vus venir, et plus d'un enfant est devenu leur victime, malgré les efforts tentés pour le sauver.

Par un jour de tourmente, près des rochers où les vagues viennent se briser avec fracas, il n'est pas rare de voir des naturels de tout âge, hommes, femmes et enfants, réunis sur la grève et portant des planches longues et étroites. Montés sur ces planches, ils se lancent dans les lames énormes qui déferlent sur le bord et vont se heurter contre la ceinture rocailleuse de l'île avec une violence effrayante. Une de ces vagues, à la crête

écumante, vient-elle à leur rencontre, ils plongent sous leur esquif, y remontent, le flot une fois passé, pour en redescendre encore et s'y replacer de nouveau, le tout avec une célérité incroyable, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé les brisants et qu'ils soient arrivés dans une région de l'Océan comparativement calme, où ils font mille passes aventureuses. On est épouvanté de leur audace et de la rapidité avec laquelle ils reviennent, debout sur leur planche, devançant les vagues qui courent derrière eux et qui les broyeraient infailliblement contre les rocs, si elles venaient à les atteindre. Ces joutes durent des heures de suite, sans fatigue apparente chez ceux qui y prennent part.

Nous retrouvons aux îles Sandwich plusieurs passe-temps qui rappellent les jeux Olympiques : une sorte de jeu de disque; la lutte à coups de poing, qui est le pugilat des anciens; puis la lutte au javelot. Comme chez les Grecs, ces jeux se célèbrent en l'honneur d'une divinité. Mais l'élégance hellénique est inconnue aux insulaires de la Polynésie, et trop souvent la brutalité se mêle à leurs divertissements.

Il se livre aussi des combats simulés, sorte de tournois en grand, où les soldats des deux armées reçoivent des contusions assez fortes. Le programme de la bataille est généralement réglé à l'avance. Un chef vient-il de remporter une victoire, on donne une représentation brillante de ce haut fait. Les rois eux-mêmes ne dédaignent pas de prendre part à l'action. Dans ces jeux se déploie l'extrême habileté des insulaires à éviter les traits qui volent vers eux de toutes parts. Les prétendus tués doivent se laisser tourner, retourner, traîner par terre, emporter comme des masses inertes, et ils s'acquittent de leur rôle immobile avec une patience étonnante.

Les époques choisies pour les fêtes sont les phases de la lune, le renouvellement de l'année, l'anniversaire d'un grand événement et la mort des grands personnages. Dans ces dernières solennités, il se passait des scènes hideuses, où l'ivresse se mêlait aux lamentations funèbres, à la cruauté et aux excès de tout genre. On croyait honorer le défunt par des grimaces, des contorsions grotesques, des cris sauvages. L'un déchirait ses vêtements, un autre s'arrachait les cheveux,

un troisième se brûlait la peau, d'autres se cassaient les dents. Non content d'agir ainsi envers soi-même, on défigurait encore ses amis et on faisait couler leur sang. La peau du chef mort était brûlée ensuite par ses



Lamentations de femmes à l'occasion d'un deuil.

proches parents ; ses os, gardés avec respect, devenaient un objet d'adoration. Quant aux gens du peuple, on faisait disparaître leur corps à petit bruit pendant la nuit, sans grande cérémonie.

Les Hawaïiens connaissaient la danse. Chez eux, comme chez d'autres peuples, elle

devenait une sorte de représentation théâtrale. Une personne, le plus souvent une femme, quelquefois plusieurs, paraissait sur la scène et commençait un chant plaintif, accompagné de gestes de plus en plus animés. Les assistants, ordinairement accroupis par terre, prenaient part au jeu en remuant les pieds et les mains. Un orchestre plus ou moins complet ajoutait à l'effet produit; il se composait de tambours en peau de requin ou de calebasses vides sur lesquelles les musiciens frappaient en cadence. A la fin de la représentation, les mouvements devenaient de plus en plus rapides, et l'on s'étonnait de voir les danseurs continuer aussi longtemps



Danse de deux enfants.

sans perdre haleine. Un homme qui remplissait les fonctions de bouffon jouait des inter-

mèdes burlesques. D'autres fois, les danses étaient exécutées par des enfants ornés de fleurs, de dents de chien ou de porc, de plumes, etc. Dans ces spectacles, la gaieté dégénérait souvent en extravagance, et il se passait de révoltantes scènes d'ivresse. Les femmes de haut parage prenaient part aux représentations dansantes, non comme simples spectatrices, mais comme actrices, et préparaient leur rôle, déclamation, musique, pantomime, pendant des mois à l'avance.

Sous le rapport politique, chaque district était gouverné naguère par un chef ou roi indépendant, qui exerçait une autorité absolue. Les gens du peuple, appauvris par des redevances en nature, étaient, en outre, exposés à des vexations sans nombre. Jugez-en par l'exemple suivant. Un pauvre homme s'était procuré un petit cochon, qu'il engraisait pour sa famille, mais en cachette, de peur qu'on ne le lui prît. L'animal arrivé au point désirable, on le tue, on le prépare, on le fait cuire, quand soudain passe un domestique du chef; il s'approche, « par l'odeur alléché, » se poste devant le four, et quand le fumet l'avertit que le moment est venu, il découvre le rôti, le saisit et

l'enlève aux yeux de la pauvre famille ébahie, qui n'ose réclamer. Un tel état de choses, on le conçoit, favorisait la ruse, la perfidie, les rapines, le mensonge et nombre d'autres maux.

Les chefs avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets. Un de ces chefs eût une fois la fantaisie de faire élever autour d'une pièce de terre une muraille d'ossements humains. Un autre tuait tout homme qu'il voyait mieux vêtu que lui.

Toutes les dignités étaient héréditaires. Les chefs subalternes tenaient en fief des bénéfices qui revenaient au roi ou chef principal à la mort de l'usufruitier. Quand un roi bâtit une maison neuve, il fallait que chacun de ses sujets, pour en avoir l'entrée, lui fît quelque cadeau.

Les questions de paix et de guerre se décidaient dans l'assemblée générale des chefs. L'armée se recrutait dans toutes les classes de la population; rarement un sujet manquait à l'appel quand il s'agissait d'aller en campagne. En effet, tout retardataire était amené au camp, l'oreille coupée, une corde passée autour du corps, et le mépris de ses compatriotes s'attachait à lui pour longtemps.

Les chefs, revêtus de leurs manteaux de parade, adressaient des harangues à la multitude au moment du départ. C'étaient la plupart du temps des phrases pompeuses, des tirades emphatiques, par lesquelles chacun vantait son courage et la certitude où il était de remporter la victoire. Avant de se mettre en marche, on offrait un sacrifice, et l'idole à qui il avait été offert était portée en tête de l'armée. Quant à la bataille, c'était tantôt une mêlée, tantôt un combat singulier. Il n'était pas rare de voir se renouveler des duels, dont l'issue décidait du sort de l'un des deux peuples, comme celui des Horaces et des Curiaces. Quelquefois la bataille restait indécise, et les hostilités se terminaient par un accommodement entre les chefs. Les prisonniers de guerre étaient sacrifiés aux dieux ou réduits en esclavage.

Les guerriers hawaïens maniaient avec beaucoup de force et d'habileté le javelot et la fronde. Comme le premier homme tué ou grièvement blessé était consacré aux dieux s'il tombait aux mains de l'ennemi, on se battait avec acharnement des deux côtés, soit pour le conserver, soit pour l'enlever aux antagonistes.

Une institution ancienne et fort remarquable était celle des lieux de refuge, entourés de hautes murailles, et qui rappellent les villes de refuge établies par Moïse sur l'ordre de l'Eternel (Nomb., XXXV). Mais, tandis que chez les Israélites ces asiles temporaires étaient destinés uniquement à ceux qui fuyaient le « vengeur du sang » après avoir commis un meurtre involontaire, les lieux de refuge des îles Hawaii assuraient l'impunité à quiconque touchait une de leurs nombreuses portes, qu'il fût prisonnier de guerre, voleur, meurtrier, violateur du tabou même, fugitif en un mot, pour un crime quelconque. Autour de la vaste enceinte du refuge étaient des maisons pour les prêtres et les réfugiés. On sortait de là, à la fin de la guerre ou après quelques jours de résidence, purifié de ses fautes, quelles qu'elles fussent, et l'on n'avait plus à redouter ni la colère des dieux ni la vengeance des hommes. Les réfugiés restaient quelquefois attachés à ces enclos sacrés en qualité de prêtres. En temps de guerre, ces retraites inviolables servaient d'habitation aux vieillards, aux femmes et aux enfants.

Les traditions des Hawaïiens prouvent

qu'ils connaissaient les îles de Tahiti et de Nouka-Hiva, et qu'à des époques reculées ils avaient fait de grands voyages en mer. On remarque au reste entre eux et les Tahitiens une grande conformité de type, d'usages, d'idiome et de frappantes ressemblances dans les monuments, l'industrie et la religion.

Il est temps de parler du tabou, cet artifice redoutable de la tyrannie politique et religieuse. C'était une sorte d'interdiction qui atteignait les personnes et les choses. Le tabou était entre les mains des rois et des prêtres; ces derniers joignaient à leurs fonctions sacerdotales celles de sorciers. Prêtres et roi s'entendaient pour opprimer le peuple, les uns et les autres appartenant à la même classe de la société et se trouvant fréquemment unis par des liens de parenté. Tout objet consacré aux dieux était tabou. Les rois, les prêtres étaient considérés comme tabou; de même certains animaux, certains fruits, certains jours, certains mets et jusqu'à certains mots. Le tabou était plus ou moins rigoureux. D'ordinaire, l'homme à qui il était imposé devait seulement s'abstenir de tout travail et ne pas entrer dans le *heiau*

ou lieu de sacrifice. Mais, dans toute sa rigueur, le tabou nécessitait l'extinction de tous les feux et le silence le plus profond; on allait jusqu'à bander les yeux aux poules et à les enfermer dans des calebasses pour les empêcher de glousser; on liait le museau aux porcs et aux chiens. Dans certains cas de tabou, la pêche était défendue; les pirogues ne devaient pas s'éloigner du rivage, les jeux cessaient. Une fois, entre autres, il y eut sur les barbes un tabou de plusieurs années, et malheur à quiconque aurait coupé la sienne, car toute infraction au tabou était traitée d'outrage aux dieux. Parfois la flamme était tabou, il fallait éteindre partout la lumière et les feux; quiconque désobéissait était égorgé en l'honneur des divinités. Quand un malade avait été déclaré tabou, personne, pas même ses parents, n'osait l'approcher; il mourait en plein air, sans secours et sans consolation. Il y eut une fois un roi tellement tabou, qu'on mettait impitoyablement à mort quiconque l'avait aperçu, même par hasard. Dans certains cas on décrétait un tabou tel, qu'il était nécessairement violé par ceux à qui on en voulait; c'était un moyen de spoliation terrible. Le

violateur du tabou était sacrifié ou réduit en esclavage, et s'il échappait à son sort, c'était pour traîner misérablement sa tremblante existence, fléchissant sous le poids du courroux des dieux et du mépris des hommes. Le noble qui enfreignait le tabou était déclassé et dépouillé de ses propriétés. Sur un songe, une vague appréhension, un mot du prêtre, le pauvre païen croyait son idole irritée et, pour l'apaiser, il mettait le tabou sur sa maison, sa pirogue, ses champs, c'est-à-dire qu'il se privait volontairement de l'usage de ces choses. Tantôt le tabou était universel, et tout le monde devait couber la tête sous sa loi de fer ; tantôt il n'affectait que tels ou tels. Un homme du peuple, soumis au tabou, devait ramasser sa nourriture avec la bouche, comme une brute, sans faire usage de ses mains. Si c'était un noble, des serviteurs « taboués » avec lui le faisaient manger. Un roi craignait-il de voir diminuer certaines denrées par une consommation imprudente, il mettait le tabou sur ses denrées, et ce tabou, sous un roi sage, pouvait être sagement appliqué. Voulait-il écarter des voisins gênants, il « tabouait » sa maison, ses champs. Désirait-il s'assurer le monopole au commerce

avec un bâtiment européen, il éloignait les concurrents par un tabou. Avait-il, au contraire, l'intention de priver les étrangers de vivres et de rafraîchissements, tabou absolu sur le navire. Dans les grands tabous, le roi lui-même devait marcher nu-tête ; défense lui était faite de se mettre à l'abri du soleil ou de la pluie sous une tente ou sous un arbre. Des signes attachés aux objets taboués les rendaient reconnaissables. Ainsi, une tresse, passée dans l'oreille d'un cochon, indiquait que l'animal était consacré aux dieux ; une touffe de feuilles ou un morceau d'étoffe blanche, attachés à un pieu planté dans les rochers, interdisait la pêche de certains poissons. Quant aux femmes, un tabou constant pesait sur elles et les empêchait de toucher à certains mets, d'apprêter leur nourriture au même feu que leur père, leur mari ou leurs fils, de manger à la même table, etc.

Le christianisme seul a assigné à la femme sa véritable place, l'a qualifiée pour sa mission, a satisfait ses besoins. Chez les nations païennes, la femme a été tantôt exaltée comme une divinité, tantôt, et le plus souvent, rabaisée au niveau d'une esclave, et condamnée à une oisiveté abrutissante ou chargée

des plus pénibles travaux. Aux îles Hawaii, quelques femmes, il est vrai, avaient été jugées dignes de tenir les rênes du gouvernement; partageant les travaux des hommes; elles partageaient aussi leurs privilèges, sans être néanmoins affranchies du tabou; mais la condition des femmes en général était loin d'être heureuse. Ce n'est pas qu'elles fussent positivement maltraitées, mais on les méprisait: pour elles, point de joies de famille, point de foyer domestique. A peine sevré, le fils passait entre les mains de son père, et sa mère n'osait plus même toucher à ses aliments. Les riches avaient plusieurs femmes; de là, des rivalités, des haines, des violences. Les femmes-chefs, ou reines investies de l'autorité souveraine, pouvaient avoir plusieurs maris. Le désordre des mœurs était si affreux, que nous ne pouvons même essayer d'en donner une idée.

Les enfants n'avaient ni respect ni attachement, mais seulement de la crainte pour des parents qui leur donnaient un mauvais exemple et avaient sur eux droit de vie et de mort. Comme on abandonnait souvent ses enfants ou qu'on les passait à d'autres, un grand nombre d'indigènes ne pouvaient savoir

à quelle famille ils appartenaient. Les vieux parents périssaient souvent faute de soins, abandonnés de ceux à qui ils avaient donné le jour. Les affligés, les malades, les infirmes, les fous étaient persécutés. La maison d'un voisin venait-elle à brûler, on le laissait s'en tirer comme il pouvait, tâchant de profiter de son malheur plutôt que de lui venir en aide.

Un missionnaire vit un jour quatre habitations incendiées et s'empressa d'offrir des secours aux malheureux, que deux cents de leurs compatriotes regardaient d'un air de curiosité, sans même songer à leur porter secours. Là-dessus les assistants de s'étonner : « Ce ne sont pas des chefs, » disait l'un, « ils ne vous donneront rien. » « Que vous ont-ils donné ? » demandait un autre.

Le cannibalisme n'existait pas aux îles Hawaïi; mais, outre les sacrifices humains, il y régnait une affreuse coutume : celle de se défaire des enfants qu'on ne voulait pas élever. Les mères elles-mêmes les faisaient périr, et les missionnaires ont constaté que les deux tiers des enfants mouraient de la sorte avant l'âge de deux ans.

On vit des femmes jeter successivement

dans une fosse, six, huit, et même dix de leurs enfants pleins de santé, puis fouler la terre de leurs pieds, jusqu'à ce qu'elles fussent assurées que ces pauvres petites créatures avaient cessé de vivre !

Est-il bien utile, pourrait-on se demander, de donner les détails d'aussi affreuses barbaries ? Oui, cela est nécessaire, parce que ces choses ont été niées ou atténuées et qu'elles font ressortir d'autant plus le changement radical opéré par quelques années de christianisme.

Malgré la fertilité du sol, la population était peu nombreuse, eu égard à l'étendue du pays, et la durée moyenne de la vie assez courte. L'intempérance, les vices de tous genres faisaient de nombreux ravages. On vit jusqu'à des villages entiers plongés dans l'ivresse et des journées entières consacrées à la boisson. Un personnage de distinction venait-il à tomber malade, on essayait de le sauver en empoisonnant des hommes ou en faisant périr des enfants. Les guerres civiles contribuaient pour leur part à éclaircir les rangs de la population. Quand les missionnaires arrivèrent, ils virent des champs abandonnés, des restes d'enclos ruinés, des habitations

désertes, indices certains d'une dépopulation effrayante. Qui sait si, sans l'Evangile, qui devait changer complètement la face des choses, cette nation ne se serait pas consumée tout entière à petit feu, comme telle autre tribu de l'Océanie? Ce n'est pas que les habitants des îles Hawaii eussent été déshérités par le Créateur; nous venons de voir, au contraire, que Dieu leur avait départi des dons naturels. Ils étaient capables, on le vit bien dans la suite, d'un grand développement; malgré leur indolence, ils étaient aptes au travail; on les trouvait, en quelques occasions, susceptibles d'attachement; leurs ouvrages trahissaient de l'adresse, du goût, de l'invention; leurs chansons improvisées n'étaient pas toujours dénuées de grâce. Et cependant ils n'étaient pas moins démoralisés que d'autres sauvages moins intelligents. Des voyageurs superficiels n'ont vu dans leur pays que sites pittoresques, pics volcaniques superbes et grandioses, dressant leur tête au-dessus des nues; ils se sont dit que c'était là, sans doute, quelque nouvel Eden, où l'homme, dans sa simplicité primitive, vivait sans soucis et sans contrainte. Que répondre à cela? Peut-être d'autres peuples, ceux qui

se livraient au cannibalisme par exemple, étaient-ils tombés plus bas que les Hawaïens; néanmoins l'état de ces derniers était incontestablement digne de pitié plutôt que digne d'envie. On a dit que l'homme, bon en lui-même, avait été corrompu par la société, et que pour trouver l'être humain dans sa pureté et sa vertu natives il fallait l'aller chercher parmi les sauvages. Ceux qui préconisaient de la sorte l'état de nature montraient par là même qu'ils n'avaient pas vu de près les peuples non civilisés. Ils auraient en vain cherché leur homme idéal dans le coin le plus reculé du globe, et aux îles Sandwich ils ne l'auraient pas rencontré mieux qu'ailleurs. Pour trouver le portrait, tracé d'après nature, de ce que l'homme devient, abandonné à lui-même, éloigné du vrai Dieu, ouvrons l'*Epître aux Romains* et admirons comment les paroles suivantes, contenues au chapitre I^{er}, correspondent à la réalité des faits : « *Ils sont... pleins d'envie, de meurtres, de querelles, de tromperies et de malignité; rapporteurs, médisants, ennemis de Dieu, outrageux, orgueilleux, vains, inventeurs de méchancetés, désobéissants à leurs pères et à leurs mères; sans intelligence,*

sans foi, sans affection naturelle, implacables, sans compassion. »

Et pourtant, quelques vestiges de l'image de Dieu subsistaient encore chez les Hawaïiens, vestiges obscurcis et presque effacés par le péché et l'idolâtrie. Mais le jour devait venir où Dieu, voulant réaliser envers eux ses desseins de miséricorde, accomplirait à leur égard cette parole du prophète : « J'appellerai mon peuple celui qui n'était point mon peuple. »

Avant d'arriver à ce moment de leur histoire, il nous reste à parler de leur état religieux et de quelques faits antérieurs à l'établissement du christianisme au milieu d'eux.

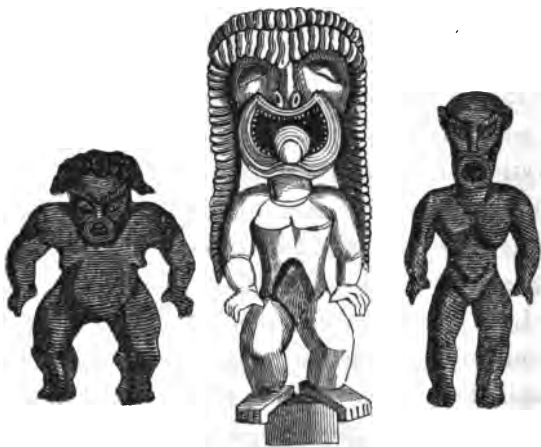
CHAPITRE III.

Anciennes croyances religieuses. — Faits antérieurs à la mission.

Il est difficile de se faire de l'ancienne religion des Hawaïiens une idée d'ensemble. On y retrouve des traits communs à plusieurs mythologies, des traditions qui semblent se rapporter à des faits historiques, en même temps que des légendes bizarres et des croyances qui n'ont entre elles aucun lien.

Les habitants des îles Sandwich admettaient une hiérarchie parmi leurs dieux. Il y avait d'abord un certain nombre de divinités principales, dont quelques-unes étaient représentées par des images grimaçantes; puis, après leur mort, les chefs, les prêtres, les guerriers prenaient rang parmi les dieux, et dans cette nouvelle existence ils étaient subordonnés les uns aux autres, comme ils

l'avaient été sur la terre. Il y avait aussi des divinités maritimes ; sur les promontoires s'élevaient des temples où l'on adorait l'image d'un requin. Les enfants morts-nés étaient fréquemment jetés à la mer, dans l'espoir que leur âme, passant dans le corps d'un requin, deviendrait pour toute leur famille une divinité tutélaire. Chaque famille avait ainsi ses dieux particuliers.



Idoles hawaïennes.

A une époque reculée, toute une tribu de dieux étaient venus s'établir dans le grand volcan de l'île d'Hawaii ; c'étaient Pélé, ses

frères et ses sœurs. Leur plaisir consistait à se baigner dans la lave fondante ; le mugissement des cratères, le pétilllement des matières embrasées était leur musique favorite ; leur colère provoquait les éruptions volcaniques, et les bruits sourds qui précèdent ces catastrophes étaient le son de leurs voix courroucées. On cherchait à les apaiser en jetant dans les cratères ou dans les coulées de lave, des fruits, des poissons, des porcs vivants ou rôtis. Lors d'une éruption terrible qui répandait la désolation partout où ses effets se faisaient sentir, un roi célèbre jeta dans la lave une touffe de ses cheveux « tabou », pour arrêter les désastres.

On raconte que Pélé se présenta un jour au sommet d'une pente rapide où des guerriers exécutaient une descente en traîneau, un de leurs amusements favoris.

La déesse prie l'un des chefs de lui prêter son traîneau ; le chef refuse, la prenant pour une femme ordinaire. Aussitôt elle se fait reconnaître et se met à poursuivre le guerrier en répandant le feu sur son passage. Une course effrénée commence. Pélé, environnée de flammes, gagne à chaque instant du terrain sur son antagoniste. Mais la terreur

compense ou de châtimement. Ils ne craignaient, dans leurs terreurs superstitieuses, que les malheurs temporels, et le bien-être matériel était le seul but qu'ils poursuivaient. Ils paraissaient n'avoir aucune idée distincte d'une existence spirituelle; aucun mot de leur langue ne désignait un être suprême, créateur du monde et roi de l'univers.

Selon eux, un dieu et une déesse avaient créé leurs îles dans l'ordre géographique où elles sont placées, en commençant par Hawaii; ils avaient fait ensuite des hommes, ou plutôt des êtres humains inachevés, auxquels une autre divinité mit la dernière main. Dans leur mythologie, comme dans celle d'un grand nombre de peuples, nous trouvons quelques échos lointains des récits de Moïse. Ainsi, ils croyaient que le monde avait commencé à être habité par un homme, une femme et quelques animaux. Ils conservaient aussi le souvenir d'un déluge, pendant lequel une montagne élevée servit de retraite aux hommes qui échappèrent à la mort.

Les lieux de culte ou *heiaus* étaient des enceintes plus ou moins vastes, entourées d'une palissade et renfermant un ou plusieurs temples. De distance en distance s'élevaient des

idoles grotesques et monstrueuses, bizarrement ornées; des fleurs, des guirlandes et toute espèce d'autres objets témoignaient du zèle de leurs adorateurs. Dans les temples se trouvaient d'autres figures, non moins grossières, parées de perles, de plumes, de dents de requin, et devant lesquelles gisaient les ossements des victimes humaines immolées dans ces sinistres retraites. Les lieux de refuge, dont nous avons déjà parlé, renfermaient souvent des temples.

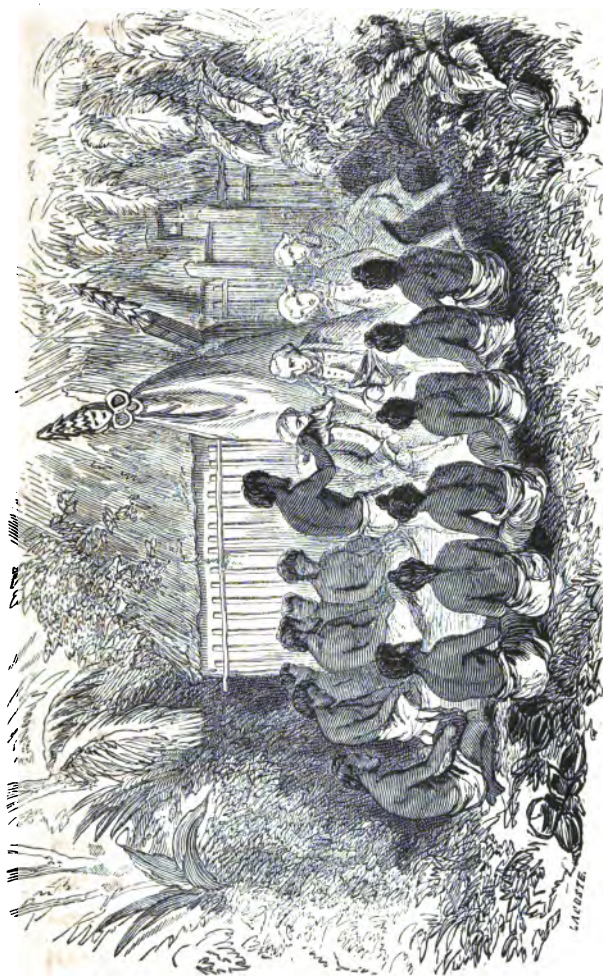


Intérieur d'un morai ou lieu de culte.

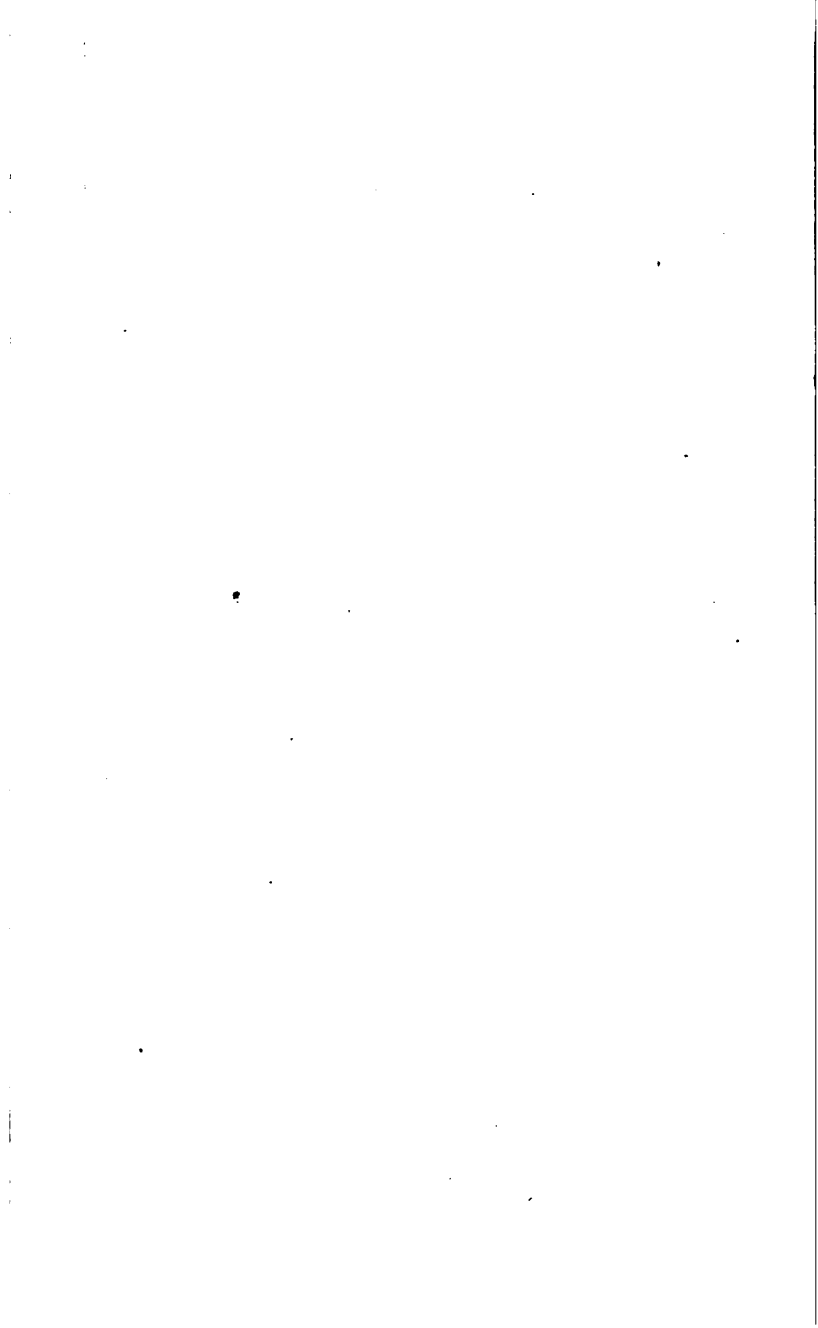
Les prêtres s'élevaient parfois à des notions religieuses plus spirituelles que le reste du

peuple. En voici un exemple assez curieux. Un prêtre avait placé devant son idole une offrande de vivres. Le fils de cet homme survient, fatigué d'une pêche infructueuse et pressé par la faim. Il passe la main devant les yeux de la statue, met le doigt dans sa bouche, lui jette son manteau sur la tête, et comme le dieu ne donne aucun signe de vie, le jeune homme se décide à prendre sa part du repas sacré. Sur ces entrefaites arrive le père; il reproche à son fils son action profane. « Mon père, » réplique celui-ci, « je lui ai passé la main devant les yeux et il ne les a pas fermés; je lui ai mis le doigt dans la bouche et il ne m'a pas mordu; je lui ai jeté un manteau sur la tête et il n'a pas bougé. » « Mon fils, » reprend le père, « tu as agi sans prudence; il est bien vrai que le bois ne voit ni n'entend, mais l'esprit d'en haut observe et suit tout. »

Parlons encore d'une autre légende qui explique l'étrange réception faite à Cook lors de son arrivée à Hawaïi. Un personnage de distinction, nommé Rono, ou Orono (on l'appelle aussi Oro) perdit sa femme de la façon la plus tragique. Morne, accablé de chagrin, il erra d'île en île, cherchant querelle à tout le



Ofrandes offertes à Cook.



monde et ne trouvant nulle part où soulager sa douleur. En désespoir de cause, il finit par s'embarquer sur un frêle esquif, disant qu'il s'éloignait pour longtemps, mais qu'il reviendrait un jour sur une île flottante chargée d'arbres et de fruits. On déifia ce personnage et tous les ans ses prêtres célébraient son départ par des jeux et des offrandes. Ainsi Rono était toujours attendu et l'on croyait parfois apercevoir à l'horizon l'île chargée de cocotiers sur laquelle il devait apparaître.

Lorsque Cook découvrit les îles Sandwich, en 1778, il n'aborda que dans les petites îles du groupe. L'année suivante il parut devant Hawaii. Quand on vit approcher ces bâtiments majestueux, personne, de mémoire d'homme, n'avait jamais rien vu de semblable. On crut que Rono lui-même était de retour et l'on se prépara à lui faire un accueil digne d'un dieu. Cook fut porté en triomphe; on lui offrit des sacrifices; on le combla de dons; on lui fit jouer son rôle de divinité dans de grotesques et ridicules cérémonies.

Plus de dix-sept cents ans auparavant, dans une cité de la Lycaonie, une multitude tumultueuse était réunie autour de deux hommes d'humble apparence, mais qu'on avait

pris pour des dieux. Mercure et Jupiter, tels étaient les noms qu'on leur attribuait, et de l'entrée de la ville, le sacrificateur de Jupiter accourait avec des taureaux et des victimes pour leur sacrifier. Quelle fut alors l'attitude de Paul et de Barnabas? Douloureusement surpris, ils déchirèrent leurs vêtements en signe de deuil, et se jetant au milieu de la foule qui se pressait autour d'eux, ils s'écrièrent : « O hommes, pourquoi faites-vous cela? Nous ne sommes que des hommes, sujets aux mêmes infirmités que vous, et nous vous annonçons qu'en quittant ces choses vaines, vous vous convertissiez au Dieu vivant, qui a fait le ciel, la terre et la mer, et toutes les choses qui y sont. »

Telle ne fut pas la conduite de Cook. Au lieu de songer avant tout à la gloire de Dieu, au lieu d'être ému de tristesse et de compassion en voyant ces pauvres âmes plongées dans les ténèbres du paganisme, il eut la faiblesse de se laisser traiter en dieu et trouva plaisant d'accepter les hommages dont il était l'objet. Mais son succès fut de courte durée; la bonne harmonie qui régnait entre les indigènes et l'équipage anglais ne tarda pas à être troublée. Des récriminations on en

vint aux mauvais procédés, des mauvais procédés aux armes, et l'illustre navigateur fut égorgé sur le rivage même qui naguère avait été témoin de sa déification. Les chefs et les prêtres qui n'avaient pas trempé dans sa mort en furent affligés et rendirent à ses restes des honneurs divins. Quelques-uns annonçaient même qu'il reparaitrait un jour et se vengerait de ses ennemis. Peu avant l'arrivée du missionnaire Ellis aux îles Sandwich, les os de Cook étaient conservés dans un temple, et quand le paganisme eut été officiellement aboli, ils furent secrètement déposés dans un lieu connu des prêtres.

Après Cook, qui avait découvert les îles Hawaii, d'autres voyageurs les visitèrent, les décrivirent et y apportèrent de nouveaux germes de civilisation. Malheureusement, à ces germes de civilisation se joignirent trop souvent de nouveaux germes de corruption. Aux coutumes barbares vinrent s'ajouter les maladies et les vices implantés par les marins des nations policées. On ne saurait assez le répéter à ceux qui jettent la pierre aux missionnaires évangéliques, à ceux qui répètent, sans les avoir vérifiées, les calomnies vulgaires répandues de tous temps contre les ser-

viteurs de Jésus-Christ; si de 400,000 habitants que possédaient les îles Sandwich, d'après l'estimation de Cook, la population de ces mêmes îles était descendue à 130,000 âmes cinquante ans plus tard, c'est que des marins et des voyageurs, qui portaient à leur honte le nom de chrétiens, au lieu de chercher à faire du bien à leurs pauvres frères idolâtres, n'ont su que leur faire du mal. Au lieu de leur tendre une main secourable, ils les ont à dessein maintenus dans l'ignorance. Il ne s'agissait de rien moins, à l'arrivée des messagers de la Bonne-Nouvelle, que de préserver les restes de ce malheureux peuple d'une complète destruction; il fallait le reconstituer, il fallait le faire renaître. Mais voyons comment Dieu préparait les voies à cette œuvre de régénération.

Pendant longtemps, le territoire avait été divisé entre un certain nombre de chefs ou rois, dont l'histoire est incertaine ou fabuleuse. A la fin du dix-huitième siècle parut un souverain très-remarquable, Tameamea (ou Kameamea) I^{er}, surnommé l'Alfred et le Pierre le Grand de la Polynésie. Des guerres longues et sanglantes le rendirent maître de toutes les îles; il laissa le titre de roi à

quelques-uns de ses rivaux ; mais en ayant soin de rendre ce titre illusoire. Ses idées sur le commerce et l'industrie, sur la civilisation



Tameamea.

en général étaient justes et étendues. Il cultivait la terre de ses propres mains pour encourager l'agriculture. Il savait admirablement bien profiter de toutes les ressources qui lui étaient offertes pour chercher à introduire parmi son peuple les mœurs et les usages des nations policées. Lui-même conserva

quelques-unes des anciennes habitudes indigènes, tout en adoptant le costume européen. Il joignait la force à l'adresse physique et beaucoup de finesse à beaucoup d'énergie. On rapporte qu'il abandonna complètement l'usage immodéré des boissons après y avoir été longtemps adonné. Ce monarque acquit sur ses sujets une influence prodigieuse; ses ordres étaient exécutés avec une rare promptitude. Soit conviction, soit calcul, il encouragea le culte des faux dieux. Il pressentait que le christianisme ne lui permettrait pas d'user d'une autorité aussi absolue que l'était la sienne. « Je ne sais, » disait-il un jour à des chrétiens étrangers, « je ne sais quelle est la meilleure croyance, de la vôtre ou de la mienne; mais avec la vôtre, je ne contiendrais pas mes peuples dans l'obéissance. » Cependant, c'est cet homme-là précisément que Dieu avait choisi pour aplanir le chemin de ses serviteurs. Sans le vouloir, Tameamea ouvrit les portes au christianisme, en se déclarant chef des prêtres. Le pouvoir de ces derniers fut ainsi presque annulé. De son vivant, un grand nombre d'articles étrangers furent importés dans l'archipel. Son règne de trente ans marque une ère nouvelle dans

l'aspect extérieur des îles Sandwich. Tameamea mourut en 1819, et la consternation fut générale ; de toutes les îles s'éleva un concert funèbre de lamentations et de cris de douleur. Beaucoup de personnes se tatouèrent en signe de deuil, gravant ainsi dans leur chair, en caractères indélébiles, le souvenir de leur grand roi. Son successeur Rio-Rio (ou Lio-Lio), beaucoup moins intelligent que lui, et adonné à la boisson, acheva de soumettre par la force et la ruse les quelques chefs qui avaient conservé leurs titres. Désirant libérer les femmes de sa famille du tabou qui pesait sur elles, il résolut de briser ce joug ancien par un coup d'éclat. Au jour marqué, princes et princesses étaient réunis pour un repas à deux tables différentes. Le roi fait enlever les mets qui étaient devant lui et les fait porter aux femmes. Puis, se levant aux yeux de l'assistance étonnée, il va prendre place à côté de la reine et déclare le tabou abrogé. Son exemple est bientôt suivi par les grands. Les prêtres, qui étaient d'intelligence avec Rio-Rio, mirent le feu au temple des idoles et le paganisme fut publiquement et solennellement aboli. Quand on vit les dieux rester insensibles à l'outrage qui leur était

fait, on cessa de redouter leur vengeance. Prêtres, magiciens, enchanteurs, tous furent entraînés par ce torrent nouveau. La plus grande partie de la population se trouva disposée à embrasser, au moins extérieurement, cette foi nouvelle qu'elle ne connaissait point encore, et dont les messagers arrivaient de l'Orient, portés par les flots, conduits par la main de Dieu, au moment même où l'édifice vermoulu de l'ancien culte s'écroulait sur sa base.

CHAPITRE IV.

Premier succès des missionnaires américains. — Le roi et la reine vont mourir en Angleterre.

Rio-Rio, le destructeur des idoles, était la personnification du peuple hawaïien d'alors. Désabusé sur ses anciennes croyances, sceptique par rapport au paganisme, il avait été en relation avec les étrangers que le commerce attirait sur ces rives lointaines. Beaucoup d'entre eux n'avaient, certes, rien de bon à enseigner aux indigènes; on le verra dans la suite de ce récit. D'autres, grâce à l'influence que l'éducation en pays chrétien avait exercée sur eux, faisaient pressentir à ces païens tombés dans la dernière dégradation des habitudes et des principes meilleurs. Grâce à ce contact des natifs avec de rares représentants de la vie civilisée, certaines difficultés matérielles furent épargnées aux

missionnaires. Sans doute, l'archipel n'eût pas été régénéré sans la prédication directe de l'Évangile; il ne faut pas oublier non plus que les naturels n'avaient fait qu'entrevoir la civilisation; ils n'en avaient qu'une idée vague et l'adoptèrent seulement après être devenus chrétiens; mais il serait injuste d'oublier que les mœurs s'étaient un peu adoucies sous l'influence des résidents étrangers. On en vit un exemple lors de la révolte d'un partisan des idoles, neveu de Tameamea. Avant de recourir aux armes, on usa de tous les moyens de conciliation possibles. Le rebelle mourut enfin dans la bataille, et sa femme, qui avait combattu tout le temps à côté de lui, frappée d'une balle presque en même temps, s'affaissa, inanimée, sur le corps de son mari. Rio-Rio usa de la victoire avec tant de modération, qu'il se concilia bientôt tout les révoltés.

Cependant l'attention des chrétiens américains s'était portée sur les îles Sandwich. Quelques jeunes indigènes, entre autre le fils d'un chef, amenés aux États-Unis pour leur éducation, y furent convertis et accrurent encore cet intérêt. Quelques chefs étaient allés jusqu'à demander des instituteurs. « Nous n'avons plus notre religion, » semblaient-ils

crier à travers l'océan aux habitants de l'Amérique, « donnez-nous-en une autre. »

Le 30 mars 1820, trois missionnaires américains avec leurs familles, un mécanicien, un médecin, un fermier, un imprimeur et quatre insulaires convertis arrivèrent à Oa-hou. Les reines douairières allèrent les visiter à bord de leur bâtiment ; un personnage influent, ancien prêtre des idoles, s'y rendit aussi. Cinq mois avant de donner au roi le conseil de détruire l'ancien culte, il avait publiquement renoncé au paganisme et proclamé sa foi à un être suprême. Il raconta comment le souverain et lui s'étaient expliqués sur l'idolâtrie ; longtemps la crainte avait paralysé leurs confidences réciproques. Un jour, enfin, le prêtre s'enhardit : — Que pensez-vous du tabou ? dit-il.

— Croyez-vous, répliqua le roi, qu'il fût bon de l'abolir ?

— C'est votre affaire...

— Vous avez raison, reprit le monarque. Et l'entretien en resta là pour cette fois.

« Pour moi, » disait le prêtre aux missionnaires, « je savais que les images de bois de nos divinités, façonnées de nos mains, étaient incapables de subvenir à nos besoins, mais

je leur rendais un culte parce que c'était l'usage de nos pères. Les idoles ne faisaient pas pousser le grain, ne donnaient pas la pluie; elles ne répandaient pas la vie ni la santé. Ma pensée a toujours été qu'il y a dans le ciel un seul grand Dieu. »

Une loi du pays défendait aux étrangers de s'établir dans les îles avant d'en avoir obtenu la permission de la part du roi et de son conseil. Les missionnaires américains se conformèrent sagement à cette prescription et ne firent aucune tentative pour quitter le bâtiment qui les avait amenés avant d'y avoir été officiellement autorisés. Au bout de quinze jours on leur accorda un permis de résidence, valable pour un an, mais avec la réserve expresse que le gouvernement les renverrait s'ils donnaient quelque sujet de mécontentement. Plus tard cette autorisation temporaire devint définitive. Les nouveaux arrivés ne tardèrent pas à être patronnés par les principaux personnages de l'archipel et gagnèrent promptement la confiance des naturels. Pourtant, la première fois que ceux-ci virent les missionnaires fermer les yeux pour prier, ils s'enfuirent épouvantés, croyant avoir affaire à des sorciers blancs qui prononçaient sur

eux la terrible « prière de la mort. » Cette idée superstitieuse fut la plus difficile à déraciner chez ces pauvres sauvages; c'est à peine si de nos jours on n'en rencontre pas quelques traces presque effacées, en particulier parmi les vieillards des districts les plus reculés.

Les femmes des missionnaires étaient les premières dames civilisées qui eussent abordé aux îles Sandwich; elles furent dès l'abord traitées avec les plus grands égards; une seule fois, l'une d'elles fut gravement insultée et les gouverneurs voulaient punir le coupable avec la dernière rigueur; il ne dut la vie qu'à l'intercession des missionnaires.

Dans l'une des îles, un chef offrit de bâtir des presbytères, des écoles et des temples; dans une autre, les rares étrangers qui s'y étaient établis secondèrent les missionnaires de leur mieux. Ceux-ci durent commencer par doter le pays d'une langue écrite; à cet effet ils adoptèrent tout de suite un alphabet très-simple, propre à rendre les sons peu variés de la langue polynésienne. Il fallut aussi faire des mots nouveaux, en particulier pour exprimer tout ce qui touchait à l'âme et à la vie future. Bientôt cent

élèves vinrent recevoir, dans quatre écoles, l'instruction élémentaire; ce furent tout d'abord des adultes et des personnages de haut rang. On institua aussi des conférences, distinctes des réunions de culte proprement dites, qui eurent un plein succès. Enfin, un établissement fut fondé pour les malheureux orphelins d'origine étrangère abandonnés dans les îles; cet établissement put recevoir dès l'origine trente à quarante de ces pauvres enfants.

En 1822 eut lieu le premier essai d'une imprimerie; grand émoi parmi les naturels, on peut se le figurer; on venait en foule contempler cette merveille. L'écriture déjà leur avait paru un phénomène miraculeux; les chefs avaient appris à écrire avec beaucoup de zèle; une fois en possession de ce talent nouveau, au moyen du *papier qui parle*, ils transmettaient leurs ordres à leurs subordonnés, sûrement et rapidement; c'était pour eux un moyen de plus de se faire obéir. Au bout de quelques temps les écoles comptèrent cinq cents élèves; les enfants y vinrent avec les adultes; l'instruction se répandit non-seulement parmi les grands, mais dans toutes les classes de la société.

Une visite de M. Ellis, missionnaire anglais

à Tahiti, accompagné d'Auna, chef indigène devenu chrétien, fut une grande joie pour les missionnaires américains. Il fut décidé que M. Ellis s'établirait auprès d'eux et partagerait leurs travaux, sous la direction du comité de Boston. De précieux encouragements furent accordés aux serviteurs de Dieu ; la bonne semence, déposée en terre, levait et germait dans bien des cœurs. Plus d'un néophyte, jeune ou vieux, s'endormit dans la foi, plein d'une joyeuse espérance, disant comme le vieillard Siméon : « Seigneur, tu laisses maintenant ton serviteur aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut. » Un chef âgé disait avant de mourir : « Le monde est plein de tristesse, mais au ciel il n'y aura ni tristesse, ni douleur ; tout est beau, tout est brillant, tout joyeux. » Un autre gouverneur établit chez lui le culte domestique. Le dimanche, après avoir fait la prière, il expliquait aux assistants la Parole de Dieu et les yeux du pieux vieillard se remplissaient de larmes quand il parlait de ses péchés, des péchés de sa nation et de la grâce que Dieu leur avait faite en leur envoyant des missionnaires. Un autre chef chrétien bâtit, dans l'enclos d'un *heiau*, un temple qui pouvait recevoir huit cents au-

diteurs, et quand la chapelle d'Honorourou eut été détruite par un accident, un personnage de distinction la fit rebâtir, plus spacieuse, en quelques semaines.

C'est alors qu'on célébra le premier mariage chrétien, entre deux indigènes convertis. On vit aussi un chef, devenu veuf, au lieu de choisir, selon la coutume du pays, plusieurs femmes, aussitôt après l'enterrement de son épouse, porter le deuil un certain temps, puis prendre une seule compagne, avec laquelle il se fit marier dans la chapelle évangélique. A la même époque, mourut un jeune membre de la famille royale qui fut inhumé par les missionnaires suivant les usages des Eglises chrétiennes.

Cependant, imbus de leurs anciens préjugés, les gouverneurs s'attribuaient le droit d'obliger leurs administrés à embrasser les croyances nouvelles; ils promulguèrent des lois contre l'ivrognerie, d'autres lois pour l'observation du dimanche. Le peuple, habitué à suivre docilement ses maîtres, se plia sans mécontentement apparent à leurs nouvelles exigences. De là, un acquiescement presque universel à la nouvelle religion; c'était le complément de ce qui avait eu lieu

lors de la destruction du culte idolâtre. Mais ceux qui se convertissaient de cœur, ceux qui changeaient non-seulement d'opinion, mais de conduite, étaient en petit nombre. Il y en eut pourtant, et dès le commencement, qui donnèrent, par leur vie exemplaire, des preuves de la sincérité de leur conversion. De ce nombre était un vieux barde ou poète aveugle, qui prit à son baptême le nom de Bartimée. Il était versé dans tous les détails de l'histoire de son pays. Grâce à sa mémoire prodigieuse, il retint facilement tout ce que les missionnaires lui enseignèrent; comme Pascal, il n'oublait rien de ce qui était une fois entré dans son esprit. Vingt ans après sa conversion, il répétait textuellement, sans se tromper, les sermons qu'il avait entendu prêcher par les premiers missionnaires. Il fut pour ceux-ci un véritable trésor et devint un des premiers instituteurs indigènes. Vers 1823, un renfort arriva d'Amérique à la mission des îles Sandwich, à la grande joie des frères qui les avaient devancés.

La mère du roi était malade depuis plusieurs mois; son état allait s'aggravant et l'on prévoyait sa fin prochaine. A cause de

l'élévation de son rang, on craignait fort que les cérémonies païennes ne se renouvelassent à ses funérailles, avec les excès abominables habituels en pareil cas. Beaucoup de naturels convertis s'enfuirent dans les montagnes; des étrangers se retirèrent sur leurs navires et pressèrent en vain les missionnaires d'en faire autant. Cependant, depuis un an déjà, la princesse suivait avec un profond intérêt l'enseignement des prédicateurs nouveaux; sa conduite avait complètement changé. « J'ai suivi la coutume de mon pays, » dit-elle un jour, « mais nous avons été un peuple de cœurs sombres. J'ai eu deux maris, mais depuis que je sais que c'est mal, je n'en ai voulu qu'un. Maintenant, je désire obéir à Jésus-Christ et marcher dans le bon chemin; Hoapili est mon mari, mon seul mari; je renvoie l'autre. »

Elle fit appeler celui-ci : « J'ai renoncé à notre vieille religion, la religion des dieux de bois. J'ai embrassé la religion nouvelle, celle de Jésus-Christ; il est mon roi et mon Sauveur, et je désire lui obéir. Je ne dois plus avoir qu'un mari. Je vous prie donc de me quitter. A l'avenir, vous ne devez plus manger avec mes gens ni habiter ma maison. »

Dès lors, la princesse devint une chrétienne humble et fervente. Quand elle sentit venir la mort, elle voulut faire publiquement profession de sa foi et demanda le baptême. M. Ellis présida à cette solennelle et touchante cérémonie. Les dernières préoccupations de la malade furent relatives au bien religieux de son peuple et de sa famille. Elle s'efforça d'obtenir du roi son fils qu'il renonçât à la boisson, et comme il aimait tendrement sa mère, il fut parfaitement sobre pendant quelques semaines. « Quand je serai morte, » dit-elle à ses enfants réunis autour de son lit, « ne jetez pas la Parole de Dieu loin de vous. Observez le jour du Seigneur. Ne négligez jamais de prier; ne cessez pas d'aimer Jéhovah, afin qu'il vous aime aussi et que nous puissions nous retrouver ensemble dans le ciel... Je pense beaucoup à mes péchés et à l'amour de Jésus-Christ. Il est très-bon pour moi; j'espère qu'il me prendra par la main droite. »

Un instant après, elle ajouta : « Après ma mort, soyez les amis de mes amis, protégez les missionnaires; soyez bons pour eux. » Puis elle exprima le désir formel qu'aucune cérémonie païenne ne fût célébrée sur sa

tombe. Ainsi s'éteignit la veuve du grand Tameamea, mère de onze enfants, dont il ne lui restait plus que trois. A la nouvelle de sa mort, les cris, les gémissements bruyants, éclatèrent de toutes parts; mais la princesse reçut la sépulture chrétienne qu'elle avait demandée.

Le corps, couvert d'un riche drap mortuaire, était porté par les cinq reines, femmes de Rio-Rio. Les gouverneurs, le peuple, les étrangers, les missionnaires suivaient le cortège; le son des cloches alternait avec les salves du canon d'honneur.

Le sépulcre était en pierre, et, suivant l'usage du pays, les parents de la défunte bâtirent dans le voisinage de petites huttes de verdure, pour venir y passer quelque temps en souvenir de celle qu'ils avaient perdue. Pour construire un mur d'enceinte autour de cette tombe chrétienne, les habitants du distict durent apporter les pierres d'un *heiau* détruit, un de ces anciens lieux de sacrifice où tant de victimes humaines avaient été torturées, puis égorgées, derniers et sanglants repaires de l'idolâtrie. Les plus hauts personnages tinrent à honneur d'accomplir ce travail de leurs mains, et l'on

put voir entre autres un chef énorme et sa femme, qui avait autant d'embonpoint que lui, majestueusement chargés de grosses pierres, tandis que de robustes serviteurs les regardaient faire et portaient à leurs côtés les bâtons traditionnels ornés de plumes, emblèmes de l'autorité suprême.

Une des conversions les plus remarquables fut celle de Kapiolani, femme intelligente, autrefois renommée pour sa perversité, et qui avait le rang de chef. Sur cinq maris qu'elle avait épousés, elle en renvoya quatre ; elle perdit l'habitude de la boisson, et mena, dès lors, une vie exemplaire. Elle adopta complètement les usages civilisés ; sa maison était meublée avec goût, et elle s'entendait parfaitement à en faire les honneurs. Sa foi et ses bonnes œuvres la firent surnommer une mère en Israël. Elle fit de généreux efforts pour élever le niveau moral du district qu'elle gouvernait, et sut, sans violence, mais avec fermeté, réprimer le meurtre, le vol, l'infanticide et l'immoralité.

Tandis que la physionomie du littoral et de la plaine avait considérablement changé, le grand volcan d'Hawaii semblait être la der-

nière citadelle du paganisme agonisant. Là régnait la prêtresse de Pélé; les chefs visitaient rarement cette région calcinée, et les habitants, qui avaient sous les yeux les traces des anciens bouleversements de la montagne fumante, se croyaient sur le territoire des dieux anciens.. Séparés de leurs compatriotes, ils formaient comme une race à part. Tous les jours on offrait des sacrifices de fruits ou d'animaux à Pélé, la déesse brûlante, et parfois ses prophètes s'aventuraient dans les districts plus civilisés, pour annoncer de terribles châtimens aux apostats de leurs faux dieux. Un premier coup avait été porté à ces vieilles croyances par une visite des missionnaires dans le cratère du Mouna-Roa. Ils avaient mangé des baies sacrées en dépit des menaces des prêtres. Kapiolani résolut de faire à son tour ce qui serait en son pouvoir pour extirper ces antiques superstitions. Calme, courageuse, elle descendit dans le gouffre, jeta dans la lave embrasée les fruits consacrés à la déesse, et loua Dieu à haute voix en présence d'une des œuvres les plus terribles et les plus sublimes de la création. Debout sur le bord du cratère, les prêtres lui lançaient des anathèmes; les païens lui

prédisaient qu'elle périrait certainement pour avoir violé le terrain sacré de Pélé la vindicative. « Non, » dit Kapiolani, « le feu du volcan a été allumé par mon Dieu ; votre divinité à vous ne peut pas me faire mourir. »

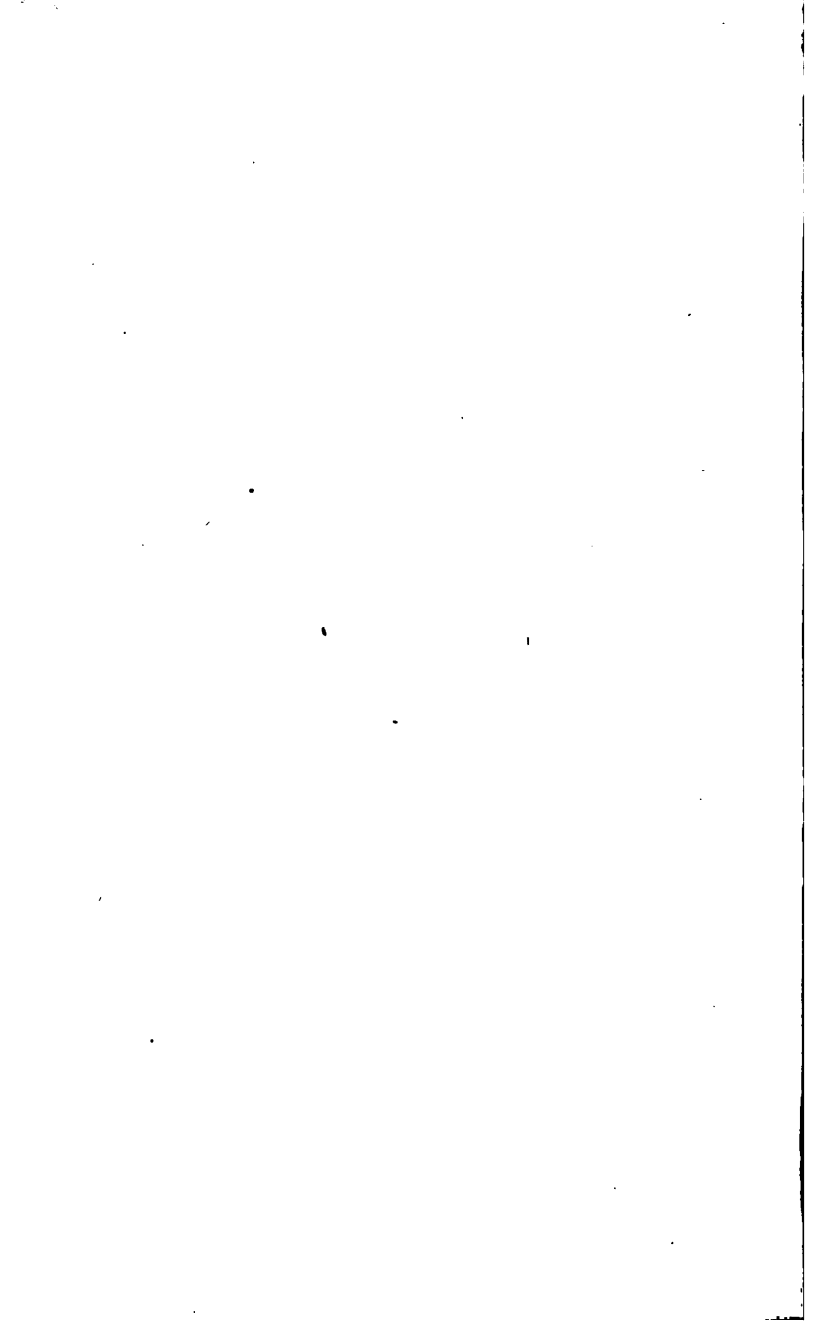
Les adorateurs de Pélé, voyant son impuissance, abandonnèrent son culte ; mais comme ils étaient fort ignorants, il s'établit dans leur île un culte nouveau, singulier mélange de paganisme et de christianisme, jusqu'au moment où les missionnaires vinrent les instruire. Quelques années plus tard, on vit la prêtresse de Pélé elle-même descendre des hauteurs où elle résidait, pour venir, humble et fervente, s'asseoir aux pieds des messagers de Dieu et s'enquérir du chemin de la vie éternelle. Bientôt toutes les fêtes païennes, dont quelques-unes avaient survécu à l'idolâtrie, cessèrent. Plusieurs institutions chrétiennes, telles que la sanctification du dimanche, le mariage suivant le rite évangélique, reçurent dès lors la sanction du gouvernement. Le samedi soir, un crieur public allait proclamer en tous lieux que le lendemain, étant le jour saint, on ne devait ni planter, ni vendre, ni bâtir, ni chasser, ni prendre part à des jeux publics, mais qu'il fallait se ren-

dre au temple. Quand les missionnaires étaient arrivés, ils s'étaient vus à chaque instant pillés par les naturels; maintenant le respect de la propriété d'autrui commençait à naître, et l'héritier du trône, pour donner un exemple, avait renvoyé de son service un homme auquel il tenait beaucoup, parce que cet homme s'était rendu coupable de larcin.

Cependant, deux mille personnes lisaient couramment; les écoles fournissaient des sujets capables de devenir d'excellents instituteurs; on en comptait déjà une cinquantaine en activité. C'est alors que la régente se convertit. Elle avait été la femme préférée de Tameamea I^{er} et avait hérité à sa mort d'une autorité très-réelle, bien que subordonnée à celle du jeune roi. C'était une femme de rares talents et d'une grande influence. Grâce à son énergie et à sa pénétration, le pays sortit de plusieurs phases difficiles que l'extravagance de Rio-Rio lui avait fait traverser. Altière, vindicative au temps de ses erreurs, elle faisait trembler ses lâches courtisans par un simple froncement de sourcil; nul n'eût osé encourir sa disgrâce ni même soutenir le regard de son œil irrité. Personne ne lui résistait, même parmi les gens de haut



Kaahumanu la régente.



parage. On savait à quoi l'on s'exposait en lui désobéissant; plusieurs personnes avaient été tuées par ses ordres, sans autre raison que son capricieux déplaisir. D'abord accueillante envers les missionnaires, elle les avait traités ensuite avec mépris; mais le moment vint où Dieu frappa à la porte de son cœur superbe; la régente vint écouter de nouveau les prédicateurs de l'Evangile. De violente et d'impérieuse, elle devint humble et douce; à ses allures froides et dédaigneuses succéda une bonté sincère, une affection qui coulait de source : c'était une autre personne. Le changement fut si radical et si frappant qu'on dit depuis lors en parlant d'elle : la nouvelle bonne régente. Dès lors l'activité de cette femme éminente se tourna tout entière vers le bien; elle encouragea les écoles et usa de toute son influence pour réformer les mœurs de ses sujets.

En 1823, Rio-Rio eut l'idée d'aller en Angleterre, pour faire reconnaître officiellement, par le gouvernement de George IV, l'indépendance de ses Etats. Le monarque polynésien, singulier mélange d'intelligence et de faiblesse de caractère, plein de bonnes intentions et vicieux, était trop souvent le jouet

de ceux qui l'approchaient. Il avait d'abord vu les missionnaires de bon œil ; puis des blancs corrompus, entre autres un Français nommé Rives, craignant de perdre leur importance, ou pour des motifs moins avouables encore, l'avaient prévenu contre les prédicateurs de l'Evangile, mais sans obtenir de lui qu'il les chassât. Rio-Rio avait été un des premiers à s'asseoir sur les bancs de l'école ; il avait rapidement appris à lire, à écrire ; il s'était enquis du christianisme et en admirait les préceptes, bien qu'il ne se fût jamais joint à l'Eglise. Puis ses mauvais conseillers, ayant prévalu, l'avaient détourné du bien. Pour faire face à de folles dépenses et satisfaire la cupidité de ses courtisans, il ruina son pays, opprima ses sujets et usa de perfidie envers un chef loyal, protecteur des missionnaires. L'oppression, la misère, l'exemple du souverain amenèrent à un moment donné une recrudescence effrayante de vice ; il se passa d'affreuses saturnales jusque sous les yeux des femmes des missionnaires. Le roi fut entraîné dans des excès abominables, et des étrangers sans foi ni loi parodièrent grossièrement en sa présence le culte des chrétiens.

Rio-Rio emmena en Angleterre sa femme préférée et plusieurs chefs avec leurs familles ; Rives demanda la permission de l'accompagner, mais sans l'obtenir. M. Ellis, craignant pour la foi naissante de la jeune reine et prévoyant les tentations auxquelles le pauvre prince allait être exposé, désirait faire le voyage avec eux ; mais le capitaine du bâtiment refusa de le recevoir. Au moment de s'embarquer, la reine chanta, d'une voix douce et plaintive ses adieux à sa terre natale : « O ciel, ô terre, ô montagnes, ô mer, ô mes conseillers, ô mes sujets, je m'éloigne de vous ! O pays pour lequel mon père a souffert et travaillé, nous te quittons. » Puis se tournant vers la foule qui l'entourait : « Je pars pour un pays éloigné, » dit-elle, « peut-être ne nous reverrons-nous jamais ici-bas. Prions Jéhovah qu'il nous garde, moi sur les eaux et vous sur le rivage. » Un pieux indigène, à qui elle l'avait demandé, fit la prière.

On sut bientôt pourquoi le capitaine Starbruck n'avait pas voulu prendre M. Ellis à son bord. Le roi avait placé entre les mains de ce marin vingt-cinq mille dollars en espèces pour faire face à toutes ses dépenses. A peine eut-on gagné le large que Rives, caché

dans les bagages, fit son apparition; le capitaine trouva en lui un utile auxiliaire pour encourager le malheureux prince à la boisson et à toute sorte d'excès. On relâcha à Rio-Janeiro, où Don Pèdre reçut fort bien leurs majestés polynésiennes. Arrivée à Londres, la députation des îles Sandwich se montra pour la première fois dans un singulier appareil; la reine et une de ses suivantes portaient des pantalons bouffants avec une sorte de vaste peignoir en velours. On les eut bientôt habillés à l'européenne et ils semèrent promptement au fait des usages modernes et civilisés. Un jour cependant, quelqu'un de la suite du roi ayant aperçu un poisson qui lui rappelait ceux des plages hawaïennes, s'en saisit avidement et l'apporta aux convives souverains, qui le dévorèrent tout cru avec un plaisir infini. Rives, qui avait espéré monter très-haut dans la faveur de Rio-Rio, fut bientôt chassé pour sa mauvaise conduite et remplacé par un interprète anglais.

Les pauvres souverains hawaïens, fêtés, choyés, montrés, promenés de curiosité en curiosité et de fête en fête ne purent supporter longtemps ce genre de vie si peu conforme à leurs habitudes et auquel leur tempéra-

ment méridional ne se prêtait nullement; ils prirent tous deux la rougeole. Rio-Rio paraissait se rétablir, quand l'état de la jeune reine s'aggrava. Ces pauvres gens faisaient peine à voir, ils se tenaient étroitement embrassés, pleurant amèrement à l'idée de mourir si tôt, si loin de leurs amis, de leurs chères îles, de leur beau ciel. Vers le soir, la reine rendit le dernier soupir; le roi ne put supporter cette douleur; la maladie empira; il mourut après de grandes souffrances. Tous deux avaient distribué leurs effets aux personnes de leur suite et exprimé le désir que leurs corps fussent transportés dans leur pays.

Rio-Rio regretta-t-il sa conduite si souvent coupable? Le bien et le mal s'étaient livré en lui de rudes assauts; désira-t-il sincèrement bien faire? Nous l'ignorons, et n'avons pas à le juger. Mais qui sait si, en se voyant près de la fin, les paroles de l'Evangile, qu'il avait si souvent entendues, ne lui revinrent pas à la mémoire et ne consolèrent pas ses derniers moments?

George IV accorda une entrevue aux membres survivants de l'ambassade hawaiienne, paya tous leurs frais de séjour, envoya des présents à l'héritier du trône et aux princi-

paux personnages de l'archipel, et promit sa protection au cas où une nation étrangère menacerait l'indépendance des îles Sandwich. Il fut décidé qu'un consul anglais irait résider à Honorourou.

La frégate *la Blonde*, commandée par lord Byron, ramena aux îles Hawaii la dépouille de leurs souverains. Pendant la traversée, deux femmes de la suite de la reine se firent baptiser par le chapelain du bâtiment. Depuis le départ de l'ambassade, une guerre civile avait éclaté, et les païens avaient impitoyablement massacré leurs prisonniers. Le chef des rebelles était mort peu de temps après. Plus que personne il avait sollicité en Amérique l'envoi des missionnaires. Elevé aux Etats-Unis, il avait donné pendant un certain temps des marques de piété. Puis l'ivresse du pouvoir lui était montée au cœur, l'ambition l'avait aveuglé; la grandeur d'âme dont il avait fait preuve naguère disparut entièrement. Il périt misérablement, après avoir erré dans les montagnes, en proie au froid et à la faim : triste exemple d'un cœur partagé; comme Saül, objet des miséricordes de Dieu, comme lui victime de ses mauvaises passions.

Quand la *Blonde* toucha la première des îles Sandwich, les cris de douleur se mêlèrent aux exclamations de joie. Un des principaux chefs rugissait littéralement; sa voix n'avait plus rien d'humain. Il se jeta à terre, la figure dans la poudre; les assistants suivirent son exemple, labourant le sol de leur visage. La funèbre nouvelle se répandit dans l'île entière; un immense sanglot retentit jusqu'au delà des collines couvrant le bruit de la houle. « Où irons-nous faire la prière? » dit soudain un des assistants. Aussitôt les clameurs cessent et les gouverneurs se réunissent pour le culte.

A Honorourou les grands étaient vêtus de deuil; les soldats écartaient la foule qui se pressait pour voir les deux cercueils recouverts de velours écarlate. La régente marchait la première, accompagnée de ses sœurs et des veuves du roi; les lamentations recommencèrent, mêlées aux salves d'artillerie; puis on se rendit à la chapelle.

Les obsèques du couple royal donnèrent lieu à un déploiement de pompes barbares et d'élégance civilisée qui cadrerait bien avec cette période de transition.

Depuis le fort jusqu'à la chapelle, la haie

était faite par deux rangées de soldats. Vingt indigènes, en vêtement national de deuil, ouvraient la marche, portant deux à deux les grands sceptres garnis de plumes. Venaient ensuite les marins de la *Blonde*, les étrangers, puis les deux voitures qui portaient les cercueils, surmontées de dais noirs, fort riches, traînées chacune par quarante chefs subalternes, tous vêtus d'un uniforme de deuil. Le jeune roi et sa sœur, le consul anglais récemment arrivé, le capitaine de la *Blonde* suivaient les chars funèbres; puis on voyait s'avancer les grands chefs, deux à deux, selon leur rang; la marche était fermée par des soldats anglais en uniforme. L'église était toute tendue de noir. Après le service religieux, on se rendit chez Karaïmokou, personnage influent, que sa santé et son grand âge retenaient dans sa demeure. En voyant arriver le cortège de deuil, le vénérable chef fit de vains efforts pour maîtriser son émotion : c'est qu'en un instant un passé entièrement disparu s'était dressé devant lui. Il s'était rappelé tous les événements de sa longue et laborieuse carrière; sa lutte contre Tameamea le Grand; la générosité de son vainqueur à qui il devait la vie;

les guerres entreprises avec son ancien adversaire, devenu son allié. Il se souvenait de l'amitié et de la confiance qui avaient dès lors régné entre eux, jusqu'au jour où Karaïmoukou avait fermé les yeux à son ami. Tous les compagnons d'armes du vieux guerrier étaient morts ; il pensait à eux dans cette heure funèbre. Il songeait aussi aux grandes révolutions qui s'étaient accomplies sous ses yeux ; à cette religion nouvelle qui avait germé dans son âme et ouvert à sa foi les perspectives de la vie éternelle. Et deux cercueils étaient devant lui, renfermant les enfants du bienfaiteur qu'il avait tant aimé, morts tristement sur une terre lointaine ; il les voyait conduire à leur dernière demeure au milieu des splendeurs de la civilisation et des rites sacrés du christianisme, — et le vétéran des jours anciens laissait couler ses larmes sur ses joues ridées.

Il était urgent de régler la succession et d'établir le gouvernement sur des bases légales. L'ancienne féodalité qui avait tenu sous son joug de fer la population des îles Sandwich avait été balayée par le grand Tameamea ; mais il en restait encore quelques vestiges, dans les mœurs plus encore que dans

les lois. On était au mois de juin 1825; le grand conseil, composé des grands chefs, hommes et femmes, s'assembla.

Le capitaine de la *Blonde* et le consul anglais assistaient aux séances. Rio-Rio n'ayant pas laissé de postérité, on proclama roi son jeune frère; pendant la minorité de cet enfant, le pouvoir devait être exercé conjointement par la régente et Karaïmokou. On proposa ensuite que les terres des chefs devinssent inaliénables dans leurs familles, sauf le cas de trahison; cette mesure, un peu imprudente peut-être, fut acceptée par les gouverneurs avec acclamation. Un membre de l'assemblée suggéra l'idée de faire donner à l'héritier du trône une éducation chrétienne et d'éloigner de lui ceux d'entre ses sujets qui avaient exercé une si fâcheuse influence sur son frère. Le missionnaire Bingham prit la parole au nom de tous ses collègues, pour déclarer que les instructions formelles du comité qui dirigeait leurs travaux leur interdisaient de se mêler des affaires du gouvernement. Lord Byron exprima sa haute approbation relativement à l'œuvre entreprise par les pasteurs américains; il renouvela la promesse faite par le gouvernement

anglais de respecter et de faire respecter l'indépendance de l'archipel, à charge, pour le gouvernement hawaïen, de diminuer les droits d'entrée dans tous ses ports pour les bâtiments étrangers. Enfin, dans un discours énergique et concis, la régente approuva toutes ces mesures, en proposa l'adoption et finit en exprimant le vœu que l'instruction fût largement répandue parmi le peuple. Avant de repartir, lord Byron éleva sur le rivage un humble monument à la mémoire de son illustre et infortuné compatriote, le capitaine James Cook.

Dieu s'était servi de la puissance politique et religieuse des chefs pour répandre l'Evangile parmi ce peuple, et grâce à ce même Evangile, la condition politique, sociale, intellectuelle et morale de cette petite nation devait être considérablement modifiée. Une révolution immense commençait à s'opérer. La suite prouva qu'elle était profonde, réelle et durable. Toutefois, au début, les missionnaires purent s'exagérer les heureux résultats de leurs travaux. Ils ne comprirent pas que l'immense autorité des chefs avait été pour beaucoup dans le changement extérieur des mœurs et des usages et que les mauvais

instincts, enchaînés par des lois prohibitives, devaient un jour ou l'autre prendre leur revanche. La réaction se préparait depuis longtemps. Elle éclata un jour, terrible, sans frein, et menaça de détruire entièrement l'œuvre si heureusement commencée. Mais Dieu ne permit pas que les labeurs de ses serviteurs fussent perdus ; s'il y eut des éclipses dans l'histoire de la mission aux îles Sandwich, le soleil devait reparaître ; la victoire finale devait rester au christianisme.

CHAPITRE V.

L'opposition se manifeste. Conduite indigne de certains étrangers. Mission catholique aux îles Hawaii.

Dès le début, il y avait eu des mouvements très-remarquables dans les âmes; à certaines époques, des milliers de personnes confessaient leurs péchés et demandaient le baptême. Mais il y eut aussi des temps d'arrêt; tout semblait rétrograder, l'apostasie éclaircissait les rangs de l'Eglise; l'idolâtrie levait de nouveau la tête. Lors d'une révolte qui prit des proportions considérables, tous les désordres qui peuvent naître de la guerre civile dans une population à peine sortie du paganisme reparurent sans aucune retenue. Le culte fut interrompu, les écoles se fermèrent. Ces entraves apportées à leurs travaux ne furent pas les seules afflictions des missionnaires. Ils eurent à endurer beaucoup de

privations; plusieurs d'entre eux tombèrent malades; parmi leurs femmes, il y en eut qui ne purent résister à toutes leurs fatigues et qui furent enlevées à leurs familles au sein de leur pieuse activité.

Toutefois, les principales difficultés vinrent non des maladies ni des indigènes, mais de malheureux étrangers, rebuts de toute nation, qui, depuis la découverte des îles, vivaient là comme des brutes, et qui avaient emprunté aux sauvages leurs vices, sans perdre aucun de ceux qu'ils avaient apportés de leur pays. Ils étaient irrités de ce que des lois protégeaient les mœurs, de ce que les sauvages apprenaient la valeur réelle des choses. Naguère ils échangeaient facilement les produits de leur sol contre quelques grains de verroterie ou un peu de poudre. Aujourd'hui que les natifs connaissaient la valeur de l'argent, il n'était plus si commode de les tromper. On ne pouvait plus construire, sur leur ignorance, des fortunes faciles, si elles n'étaient honorables. On ne pouvait plus aussi aisément promener une honteuse ivresse dans les rues de leurs villes ou de leurs villages, ni se livrer à d'autres excès; et tout cela, on le devait aux missionnaires.

C'étaient des gens ambitieux que ces prédicateurs, des hommes obstinés, qui aspiraient à s'emparer du pouvoir ; une telle oppression était intolérable ! Voilà ce que disaient des marins éhontés, des colons qui prétendaient au titre d'hommes civilisés. Ils allaient, eux dont la bassesse ne saurait se dépeindre, eux qui avaient essayé de pervertir les chefs, jusqu'à accuser les missionnaires de corrompre le peuple ! Sans doute les gouverneurs convertis avaient acquis sur le bien et le mal des notions entièrement différentes de celles qu'ils possédaient autrefois ; sans doute leur nouvelle morale était le fruit de la prédication de l'Evangile.

Les missionnaires, disait-on, attentaient à la liberté des indigènes, en les forçant à accepter des doctrines dont ceux-ci n'avaient que faire. Au fond, on savait très-bien que les prédicateurs chrétiens n'imposaient nullement leurs croyances, mais les proposaient à la libre acceptation de la conscience de leurs auditeurs. Certes, si la propagande faite par la persuasion et l'exemple est un attentat à la liberté d'autrui, les missionnaires étaient coupables de ce genre d'attentat, comme le sont tous les apôtres d'une idée quand ils

cherchent à la répandre. Oui, ils attentaient à la liberté des païens comme on attenterait à celle d'un homme qui se noie en se jetant à la nage après lui ; comme on attenterait à la liberté d'un malheureux prêt à s'ôter la vie en l'arrêtant au bord de l'abîme où il se précipite, en détournant le coup dont il va se frapper. L'inimitié que souleva aux îles Sandwich la prédication de l'Évangile est ancienne comme le monde ; c'est l'éternelle inimitié du mal contre le bien ; elle s'est manifestée en tous temps et en tous lieux ; toujours et partout les efforts de l'un ont été en proportion des efforts de l'autre.

Depuis la découverte des îles, un abominable trafic avait cours. Sans entrer dans des détails, il suffira de dire que l'arrivée des bâtiments étrangers donnait lieu régulièrement aux mêmes scandales.

Vers la fin de 1828, on promulgua une loi que le bon sens de la plupart des résidents étrangers approuva, mais que des misérables considérèrent comme une atteinte portée à leurs droits naturels. Deux capitaines baleiniers, l'un Anglais et l'autre Américain, se prononcèrent violemment contre la loi nouvelle ; on prétendit qu'elle émanait des

missionnaires et qu'il fallait les obliger à en obtenir le rappel. En réalité, la loi incriminée avait été donnée par les chefs, sans la participation de leurs pasteurs ; mais ceux-ci, comme toutes les personnes honorables, l'avaient hautement approuvée. De grossiers matelots allèrent briser les fenêtres d'un lieu de culte ; on menaça les serviteurs de Dieu dans leurs biens et dans leurs personnes ; on voulut s'emparer de leurs familles. On en vint aux mains ; il y eut des blessures, et M. Bingham n'échappa à un coup de couteau que grâce au dévouement des natifs. Dans une autre île, les matelots déclarèrent qu'ils voulaient tuer M. Richards ; il était sorti ; on se mit alors en devoir de démolir sa maison. Les indigènes voulurent chasser cet équipage transformé en horde de brigands ; la haine de ces forcenés se tourna contre eux ; leurs propriétés furent ravagées et les blancs donnèrent le spectacle des plus honteuses orgies. Le gouverneur provisoire du district, qui était une femme, ordonna à toutes les femmes de se retirer dans les montagnes. Quelques chefs, qui avaient cédé à la pression des Européens, furent sévèrement réprimandés par le régent.

L'un de ces bâtiments resta deux mois et demi à Honorourou et donna lieu à de si odieux scandales qu'il reçut et garda le surnom de *le Malfaisant*.

Dans un autre occasion, le capitaine d'un navire ayant enfreint la loi des îles, fut retenu prisonnier. Il donna sa parole de ne rien faire de contraire aux ordonnances du pays; mais à peine eut-il été mis en liberté, qu'il se moqua de sa promesse. Le canon fut tiré sur la maison des Missions; cinq boulets passèrent auprès sans l'endommager. La patience des insulaires et le courage de leurs pasteurs finirent par triompher de ces révoltantes et cyniques attaques.

Cependant, deux partis commençaient à se dessiner dans la population hawaïenne. Les principaux chefs, devenus chrétiens pour la plupart, usaient de leur influence pour répandre dans la masse le christianisme et l'instruction. Ils aimaient les missionnaires et leur demandaient des avis, bien que les pasteurs refusassent de s'occuper du gouvernement. La plus grande partie de la nation était attachée aux représentants de l'autorité et leur obéissait presque instinctivement. La piété conséquente, la conduite exemplaire

de quelques-uns des chefs faisait rougir certains étrangers, autrefois leurs compagnons de plaisir. De là une inimitié qui devint bientôt une opposition systématique contre le gouvernement, et des efforts incessants pour arracher aux missionnaires leurs convertis. Les plus basses calomnies furent mises en circulation par ces prétendus libéraux ; ils surent circonvenir des hommes honnêtes et intelligents et firent insérer dans des journaux anglais des documents inventés. Plus d'une fois leurs batteries furent démasquées. D'autres fois, les rédacteurs de journaux reproduisaient, de confiance, leurs assertions, et ces rédacteurs, gens honorables pour leur part, auraient frémi s'ils avaient su à quels correspondants ils avaient affaire. Ces intriguants répétaient contre les missionnaires des arguments usés qu'on emploie encore aujourd'hui. Les mœurs changent-elles, les missionnaires sont des oppresseurs ; le mal se montre-t-il en dépit de leurs efforts, on rit de cette prédication impuissante. Et sans se donner la peine d'approfondir, sans discuter la valeur des témoignages dont on s'autorise, on jette au hasard quelques phrases sonores et creuses, qui vont se répétant de journal

en journal, de livre en livre et faussent les notions des personnes de bon sens.

Rives et ses acolytes étaient toujours le noyau de cet indigne parti, et ils avaient trouvé avec qui s'associer. Tandis que Vancouver et Byron avaient su faire honorer dans l'archipel le nom d'Anglais, le consul Charlton le rendit odieux. C'était un homme dissolu, incapable et vindicatif. De nombreuses plaintes furent portées contre lui ; mais soit timidité de la part de ses adversaires, soit duplicité et ruse de sa part à lui, elles ne parvinrent pas jusqu'au ministre. Charlton entretenait contre les missionnaires une jalousie de race ; anglais et monarchiste, il détestait les citoyens de la République américaine. Mais il les haïssait surtout parce que la vie d'un homme de bien est la condamnation la plus éclatante du vice et de l'égoïsme. Ce triste personnage profita de la fermentation des esprits pour attirer de son côté tous ceux que gênait le respect des lois. Il flatta quelques chefs ; puis, jetant le masque, il s'efforça de leur prouver qu'ils étaient sujets de l'Angleterre et obligés d'en passer par sa volonté à lui. C'est ainsi qu'il les menaça de sa vengeance au cas où ils mettraient la

moindre entrave au commerce des spiritueux, commerce si fatal à la moralité et à la santé publiques. N'ayant pas réussi, selon ses désirs, à ruiner le crédit des missionnaires évangéliques, il résolut de diviser la nation en faisant prêcher dans son sein une religion rivale : telle fut l'origine des missions catholiques romaines.

Charlton avait poussé si loin les injures contre les missionnaires, qu'à l'arrivée d'un certain capitaine Jones, ceux-ci demandèrent une enquête. Le consul exposa des griefs, mais en termes généraux ; il se refusa à rien formuler par écrit ; quant aux accusations précises qu'on demandait, il n'en put donner aucune. Les missionnaires répondirent à des attaques si vagues par une circulaire nette et digne. Cette enquête fut pour eux, au dire de Jones, prévenu dès l'abord par leurs ennemis, « la plus parfaite, la plus complète et la plus triomphante des victoires. »

Quand le parti, bien à tort nommé libéral, vit que les capitaines étrangers, rebelles aux autorités du pays, rencontraient une résistance effective, sa rage ne connut plus de bornes. Les chefs durent instituer une garde

pour protéger tous ceux que les étrangers attaqueraient et construire des fortifications en cas de nouvelles attaques de la part de ces indignes baleiniers.

Cependant les missionnaires catholiques étaient arrivés. Rives était allé en France, s'était fait considérer comme un personnage important et avait exagéré la richesse de l'archipel. Au moyen de belles paroles, il s'était fait livrer une grande quantité de marchandises qu'il devait payer en arrivant à Hawaii. Des prêtres, des artisans, s'étaient joints à lui et un jésuite avait été nommé préfet apostolique des îles Sandwich, par le pape Léon XII. Personnes et marchandises arrivèrent aux îles; mais Rives avait disparu : il avait pris passage sur un autre bâtiment, emportant tout l'argent qu'il avait touché; on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Lorsque le capitaine du navire français vit qu'il ne pouvait vendre ses denrées, il débarqua ses passagers sans cérémonie, malgré la loi qui exigeait d'abord un permis de séjour, et s'éloigna. Les prêtres vécurent d'abord misérablement en compagnie des artisans. C'étaient des hommes honorables, exemplaires dans leur vie privée; mais les gouver-

neurs ne se souciaient nullement de les laisser prêcher et auraient vivement désiré leur départ. Que n'allaient-ils s'établir dans quelque île entièrement sauvage, où leur zèle et leur instruction auraient pu porter de bons fruits ? Ils furent bientôt le jouet du misérable parti auquel tous les moyens étaient bons pour attaquer la mission évangélique. Charlton vit en eux des alliés pour ses desseins pervers, et ne s'aperçut pas qu'il préparait les voies à l'influence d'une nation rivale de la sienne.

Encouragés de la sorte, les prêtres résolurent de rester, avouant qu'ils n'avaient jamais obtenu l'autorisation nécessaire et même qu'ils n'avaient jamais voulu la demander. Bientôt ils ouvrirent une chapelle où la curiosité amena un certain nombre de visiteurs. La régente voulait punir les adhérents de la foi nouvelle ; M. Bingham tâcha de l'en dissuader au nom du bon sens et de la charité chrétienne. « D'ailleurs, » ajouta-t-il, « il n'existe pas de loi sous le coup de laquelle ils puissent tomber. »

« Si fait, » repartit vivement la princesse : « l'ordonnance de 1819 défend qu'on rende un culte aux images des dieux ; or ce culte nou-

veau ressemble beaucoup à celui que nous avons abandonné. »

Jusqu'alors, les missionnaires avaient pu s'occuper uniquement d'instruire le peuple et d'édifier leurs ouailles; leur prédication avait été purement affirmative. Les progrès du prosélytisme romain la rendirent nécessairement plus agressive; il fallut défendre la doctrine évangélique du haut de la chaire; il fallut écrire et répandre des traités de controverse. Le gouvernement prêta son concours aux pasteurs américains et il en résulta pendant quelque temps une union trop intime entre l'Eglise et l'Etat. Cependant les missionnaires furent toujours entretenus par le Comité de Boston; jamais l'Etat hawaïen ne salaria aucun culte.

On ne peut nier que les chefs, dans cette période de transition et d'ignorance, ne confondirent trop souvent le spirituel et le temporel. C'était là un résultat inévitable de leurs anciennes traditions. L'idée de mettre la vie d'un peuple en accord avec les principes de la morale chrétienne était bonne assurément; les moyens employés furent quelquefois mauvais et, comme toujours, on accusa les missionnaires de mesures auxquelles

ils étaient entièrement étrangers. En plus d'une occasion, ces anciens païens, accoutumés à faire de leur volonté une loi, oublièrent que la seule obéissance digne de ce nom est celle du cœur, et que pour être sincère et féconde, l'adhésion des consciences à une religion quelconque doit être joyeuse, libre et volontaire. Mais quelques années se seront à peine écoulées que nous assisterons à un progrès merveilleux. La liberté religieuse, c'est-à-dire la liberté de conscience et la liberté des cultes, aura passé dans les lois et dans les mœurs, et plus d'un gouvernement européen pourra envier sous ce rapport ce petit peuple de sauvages. Toutefois, au début, les principaux chefs virent les prêtres catholiques et leurs adhérents d'un œil toujours plus hostile, et l'on fit remonter jusqu'aux pasteurs évangéliques la responsabilité de rigueurs qu'ils déconseillèrent toujours. Il faut dire, à la décharge des prêtres français, qu'ils ne surent pas dès l'abord à quels vils personnages ils s'alliaient pour faire la guerre aux missionnaires américains. Tous les mécontents, quels que fussent leurs griefs, se confondirent dans les rangs du parti du désordre; de grossières pratiques païennes,

depuis longtemps oubliées, firent de nouveau leur apparition ; l'œuvre chrétienne fut entravée de mille manières,

Sur ces entrefaites , le jeune roi , âgé de seize ans, fut déclaré majeur ; il avait fait de grands progrès dans l'étude, et son intelligence s'était beaucoup développée. Ce fut lui qui présida à l'ouverture d'un grand lieu de culte bâti à Honorourou par ordre du gouvernement. « J'ai bâti cette maison , » dit-il à haute voix ; « je la donne à Dieu ; mon désir est que mes sujets obéissent aux lois de Dieu et apprennent à connaître sa Parole. » Peu après, il proclama que le meurtre, le vol, le désordre des mœurs, la vente des liqueurs, le jeu et l'infraction du sabbat, seraient punis par les lois , aussi bien de la part des natifs que des résidents étrangers.

Grande fut alors la colère de Charlton et de ses satellites. Les blancs sans mœurs voulaient bien que les lois fussent exécutées à leur profit contre les naturels ; pour eux-mêmes, ils ne voulaient être liés par aucune restriction quelconque. Les débits de liqueur étaient pour eux une source de richesse ; la loi des mœurs les gênait ; après avoir couru toute la semaine d'orgie en orgie, ils ne vou-

laient pas, disaient-ils, s'ennuyer le dimanche. Que les indigènes allassent leur chercher, au prix de fatigues inouïes et de périls extrêmes, le bois de sandal qui était un des principaux articles d'exportation, peu leur importait; étaient-ils chargés de veiller à la conservation de ces sauvages? L'abus de la boisson faisait de nombreuses victimes et hâtait la dépopulation de l'archipel. Bagatelle! semblaient dire ces colons sans entrailles; suis-je le gardien de mon frère, moi? Mais que le gouvernement se permît de faire travailler ces mêmes sauvages à la construction d'un temple, qu'on les obligeât à aller à l'école, qu'un jour sur sept des hommes dissolus fussent obligés d'interrompre le cours de leurs dégradantes folies, on criait à la tyrannie, à l'intolérance, à la cruauté.

Eh bien! pauvres victimes du fanatisme religieux, puisque vous étiez si malheureux aux îles Sandwich, pourquoi donc y restiez-vous? Que n'alliez-vous porter votre indépendance aux îles Marquises ou dans l'archipel des Fidji? Là vous eussiez vécu libres et heureux; nulle voix importune ne vous eût conjuré de la part de Dieu d'abandonner votre vie déréglée ou cherché à réveiller en

vous de lointaines impressions d'enfance. Là, c'était encore l'âge d'or du paganisme, la simplicité, l'innocence primitive, qui vous eût permis de vous livrer sans frein à vos penchants les plus dépravés !

Nous avons dit que le consul anglais était un des plus fermes soutiens des ennemis de la mission. Voici un exemple de ses procédés envers les indigènes.

Une vache appartenant à un étranger avait dévasté plusieurs fois les plantations de quelques insulaires. Après avoir porté plainte inutilement à différentes reprises, un natif, dont la récolte avait été abîmée, tua la vache en question. Il avait le droit de son côté ; car une ancienne loi, dont les étrangers s'étaient souvent prévalu contre les naturels, l'autorisait à cet acte de justice sommaire. Cet homme n'eût certainement pas songé à se plaindre s'il s'était agi de sa vache et du champ d'un colon. Que fait Charlton ? Il court, furieux, chez l'indigène, lui passe une corde au cou, l'attache à la selle de son cheval et part au triple galop. Le malheureux court aussi longtemps qu'il peut tenir debout ; enfin, il tombe ; Charlton continue à faire aller sa monture ventre à terre.

L'insulaire, traîné violemment sur les cailloux de la route, souffrait horriblement. Encore un moment de ce supplice d'un nouveau genre, et il expirait. Un de ses compatriotes parvint heureusement à couper la corde, et tandis qu'on rendait à l'infortuné, relevé plus mort que vif, les soins que réclamait son état, le consul et ses amis se promenaient en ville, la tête haute. La victime de leur cruauté n'était, en effet, qu'un sauvage, et sans doute ils ne s'étaient jamais demandé si un sauvage est peut-être aussi un homme. C'est ce même Charlton qui, pour en imposer aux chefs, prétendait que toute loi nouvelle devait être préalablement soumise à l'approbation de l'Angleterre; que lui, consul, pouvait, si bon lui semblait, chasser les gouverneurs, déposer le régent, emprisonner la famille royale. Mais les chefs savaient à quoi s'en tenir; ils connaissaient l'homme et sa lâcheté. Plusieurs de ces chefs, anciens ivrognes eux-mêmes, avaient mesuré les ravages de cette passion avilissante; ils triomphèrent de l'opposition du consul en maintenant leurs lois prohibitives sur la fabrication et le débit des liqueurs fermentées.

On voit quels étaient les gens qui se plai-

gnaient de la prétendue oppression exercée sur les indigènes par les missionnaires américains. Mais qui mérite, en réalité, le nom de tyrans : ceux qui, toujours la menace à la bouche et se parant du nom de libéraux, ne songent qu'à satisfaire leur soif d'or et de plaisir, ou ceux qui dépensent leur vie tout entière pour arracher à un paganisme sanguinaire et dépravé et restituer à elle-même une malheureuse population, décimée par ceux-là même qui se posent en libérateurs ?

Parmi les chefs qui s'étaient plus ou moins alliés au parti de Charlton, il en était un du nom de Boki. Assez intelligent, et surtout fort ambitieux, il avait d'abord accueilli les missionnaires avec faveur, puis il était devenu leur ennemi. Il fut à cette époque le héros d'une tragique aventure dans laquelle il entraîna un grand nombre de personnes.

Un navire étranger, en rade à Honorourou, annonça qu'on avait découvert dans l'océan Pacifique une île extrêmement riche en bois de sandal. Personne n'avait encore songé à exploiter cette île ; au dire des matelots, il y avait là de quoi faire une fortune colossale. Boki s'empara de cette idée, et cinq cents personnes se laissèrent prendre à ses pro-

messes séduisantes. La fleur de la jeunesse hawaiienne et dix colons étrangers s'embarquèrent avec lui. En vain on essaya de les détourner de cette folle entreprise ; ils ne voulurent rien entendre ; la soif du gain avait été excitée chez eux au point de devenir une véritable fureur. Mal équipés, mal approvisionnés, ils s'entassèrent à la hâte dans une embarcation insuffisante pour faire un long voyage dans ces régions tropicales. Sur le rivage, les parents se lamentaient, les femmes pleuraient et s'écriaient :

« Jamais, jamais, nous ne vous reverrons ! »

Un bâtiment plus petit que le premier emporta cent soixante et dix-neuf nouveaux émigrants.

Ils touchèrent d'abord à Rotouma, une des Nouvelles-Hébrides. Boki traita les habitants avec la dureté d'un conquérant avide ; il les pressura par tous les moyens imaginables et les obligea à couper eux-mêmes pour lui du bois de sandal. Quand *le Tameamea* (c'était le nom de son navire) fut suffisamment chargé de ce bois précieux, Boki s'éloigna, devançant la seconde embarcation. Jamais on ne put savoir ce que lui et ses compagnons

étaient devenus. Comme les Hawaïiens fumaient beaucoup, qu'ils étaient fort insoucians et qu'il y avait de la poudre à bord, on supposa que le bâtiment avait sauté en pleine mer. Quoi qu'il en soit, on n'en retrouva jamais le moindre vestige, et tout porte à croire que les malheureux passagers furent ensevelis tous ensemble dans les profondeurs du Grand-Océan.

L'autre embarcation, *le Becket*, arriva à Erromanga, y passa cinq semaines et rançonna les habitants de cette île. Une épidémie s'étant déclarée, les débris de l'expédition cinglèrent vers Oahou. La famine, l'ardeur d'un soleil tropical, une soif terrible dévoraient les bien-portants; les malades ne recevaient aucun soin. Qui eût passé à côté du *Becket* eût entendu des gémissements s'en échapper, douloureux, irrités, de plus en plus nombreux d'abord, ensuite de plus en plus faibles. Le navire avançait lentement, sous un ciel de plomb, suivi des cadavres qui marquaient son sillage; bientôt ce ne fut plus qu'un charnier mouvant. Les blancs qui étaient à bord ne songèrent qu'à eux-mêmes; au lieu de soulager les souffrances de leurs compagnons d'infortune, ils les traitèrent

avec la dernière barbarie, allant jusqu'à jeter les malades à la mer. Leur infâme conduite exaspéra les naturels et le souvenir s'en conserva longtemps. Sur deux cent vingt-six passagers (on avait amené quarante-sept naturels de Rotouma), vingt seulement revirent les îles Sandwich, et parmi eux huit étrangers, sur dix qui étaient partis. Cette horrible catastrophe répandit le deuil dans un grand nombre de familles et fut une terrible leçon pour plusieurs.

Malgré les lois restrictives, les papistes gagnaient du terrain. Non contents d'exercer un prosélytisme qui fait partie des droits naturels de tout homme convaincu, réserve faite du choix des moyens, ils se montraient de plus en plus hostiles au gouvernement. Celui-ci fit preuve de peu de sagesse en imposant des emprisonnements et des amendes aux adhérents des prêtres catholiques, sous prétexte de délit d'idolâtrie. La fréquentation de la chapelle des jésuites était assimilée à l'exercice des rites païens. Leurs adeptes durent travailler aux routes, construire péniblement des murailles de pierre; parfois ils étaient mal logés et mal nourris. Après quatre récidives, on les employait aux plus vils

travaux. Trente catholiques, tant hommes que femmes, furent incorporés dans les rangs des malfaiteurs. Tous ces faits étaient fort regrettables assurément, et s'ils s'étaient passés dans un pays civilisé, on n'aurait pas de paroles pour exprimer son indignation. Mais les missionnaires évangéliques, qu'on ne manqua point d'accuser à ce propos, n'y étaient pour rien. Au contraire, de l'aveu même des gouverneurs, ils conseillèrent constamment à ces derniers de ne pas sévir pour des délits religieux et de laisser chacun suivre en paix le culte de son choix. Peut-on s'étonner d'ailleurs que ces chefs absolus, à peine sortis du paganisme, se crussent chargés, en leur qualité de gouvernants, de la police religieuse? Neuf ans seulement les séparaient d'une époque où la moindre infraction au moindre de leurs caprices était suivie d'exécutions sanglantes; neuf ans, période bien courte dans la vie d'un homme, combien plus dans la vie d'une nation! S'il y a lieu de s'étonner, n'est-ce pas plutôt de l'adoucissement énorme que les mœurs avaient subi sous l'influence des vérités chrétiennes?

Finalement, comme les prêtres ne voulaient pas partir de bon gré, on les embarqua pour

la Californie, aux frais de l'Etat ; les artisans seuls restèrent aux îles.

« Nous les envoyons, » disait le gouvernement, « dans un pays où la religion est la même que chez eux. » Pour des barbares, il faut bien convenir que la mesure n'était pas trop cruelle.

A la même époque, les officiers de l'un des chefs, voulant faire du zèle, entrèrent dans des maisons particulières, enlevant les liqueurs sur les tables et saisissant les chevaux de ceux qui n'avaient pas observé le dimanche. Après un relâchement momentané, on en était venu à exagérer les lois. Il en résulta un certain décorum extérieur dont plusieurs prenaient secrètement leur revanche, et une opposition croissante contre le gouvernement.

C'est alors que mourut la régente, aimée de ceux qui la connaissaient intimement, universellement respectée et admirée pour son intelligence. Sa foi simple se traduisait en actions. La veille de sa mort, faisant allusion à la coutume nationale de bâtir de nouvelles maisons pour la famille royale, en quelque point du territoire qu'elle se rendit : « Là où je vais, » dit-elle, « ma maison est

prête. » Elle avait souvent prouvé aux missionnaires son attachement pour eux. Un jour, entre autres, l'un d'entre eux était menacé par de mauvais garnements; elle le fit venir, le prit par la main, lui montra le fort, les magasins de munitions et les soldats : « Tout cela est à moi, » dit-elle, « et nous périrons les uns et les autres avant qu'aucun mal vous atteigne. »

Après sa mort, la régence, qui était le second rang en pouvoir, passa à Kinau, l'une des veuves de Rio-Rio. C'était, comme la défunte, une femme énergique; hautaine, cruelle et dissolue avant sa conversion, ensuite ferme, consciencieuse, bonne et tempérante. Elle s'opposa à ce que le roi contractât de nouvelles dettes pour sa marine tandis que les dettes de son prédécesseur n'étaient pas encore payées.

CHAPITRE VI.

Le paganisme prend une dernière et terrible revanche. Relations du gouvernement hawaïien avec quelques officiers de la marine française.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le commencement de la mission. Neuf cents écoles, dirigées par des instituteurs indigènes, dispensaient l'instruction à près de quarante-cinq mille élèves, parmi lesquels figuraient un grand nombre d'adultes.

Grâce à la faveur dont les chefs avaient entouré le christianisme, beaucoup de natifs avaient réussi à tromper leurs pasteurs sur leurs véritables sentiments, et les missionnaires avaient pu s'exagérer leurs succès. Le moment était venu où la réaction antichrétienne à laquelle nous avons fait allusion plus haut devait prendre d'effrayantes proportions.

La régente était parvenue, pendant un certain temps, à tenir en bride le jeune roi, naguère si fervent disciple des missionnaires ; mais Charlton et les gens de sa clique réussirent à flatter les mauvais instincts du monarque adolescent. Au reste, le consul anglais fut pendant un certain temps le mauvais génie des îles Sandwich et le corrupteur des indigènes aussi bien que des étrangers. Il s'efforçait, entre autres, d'entraîner à la boisson les ivrognes réformés, et quand il ne réussissait pas à les séduire, il les invitait chez lui et leur faisait offrir, à leur insu, des liqueurs dissimulées par du café. Malgré les avis d'un vénérable chef chrétien, le roi lança une proclamation par laquelle il concentrait tout le pouvoir entre ses mains, s'emparait du droit de vie et de mort et suspendait toute espèce de pénalité, excepté pour vol et pour meurtre. Les étrangers devaient être protégés dans leurs personnes et dans leurs biens. Il suffit d'une faible dose de pénétration pour deviner de qui partait l'initiative de ces mesures. Une plume honnête se refuse à en décrire les conséquences. Comme des ressorts puissants, longtemps comprimés, enfin abandonnés à eux-mêmes,

les pires instincts des naturels et des colons, affranchis de toute entrave, s'étalèrent avec le cynisme le plus effronté. Ce fut une anarchie indescriptible, tant civile que morale. Les écoles se vidèrent; les instituteurs retournèrent au paganisme; le culte idolâtre se montra au grand jour; on brûla des églises; on tua des chrétiens. Tandis que les écoles et les temples se fermaient, les débits de liqueurs et les distilleries s'ouvrirent partout. Les orgies de toute sorte, les jeux infâmes, les danses frénétiques, les rites féroces reparurent. Il n'y eut plus ni pudeur, ni liens de famille, ni propriété; l'archipel semblait transformé en une immense réunion de fous furieux. La torche mourante du paganisme jetait une dernière lueur, embrasant, avant de s'éteindre, tout ce qu'elle rencontrait sur son passage; ce fut une courte, mais effroyable revanche du mal sous toutes ses formes. La régente, entourée de quelques fidèles, n'osait pas sortir du fort; les vrais chrétiens se cachaient en attendant la fin de cet orage impur. Quelques personnes, désireuses de remédier à tant de maux, conseillaient au roi de prendre les armes pour le rétablissement de l'ordre; d'autres le per-

suadèrent, et c'était le parti le plus sage, de laisser cette folie, qu'il avait déchaînée lui-même, s'user toute seule. Pour lui, il vivait retiré dans la partie occidentale de Honorourou, où le consul Charlton l'encourageait à la boisson et lui disait que les missionnaires américains seraient renvoyés chez eux par le premier navire ou vaisseau anglais qui aborderait aux îles. Plusieurs fois, M. Bingham essaya de ramener ce pauvre prince égaré, qui le traitait toujours avec respect bien qu'il eût cessé de suivre ses conseils. Quant à la multitude, elle se fatigua de ses propres excès, et se dégoûta des scènes hideuses dont elle avait été témoin. Les auditeurs des missionnaires leur revinrent peu à peu; on exprima le désir de voir l'ordre renaître et les lois reprendre leur cours. Involontairement on avait comparé l'époque où ni la famille, ni la vie, ni la propriété n'étaient plus respectées, où la soif de vengeance et l'amour du jeu créaient des désirs insatiables, avec l'époque où les ménages étaient unis, les écoles fréquentées, les entreprises commerciales florissantes.

En 1834, le roi sanctionna de nouveau les lois et restreignit le trafic des liqueurs. Mais

la réaction païenne porta longtemps des fruits amers. Il y eut des familles divisées pour jamais, des propriétés détruites, des santé ruinées, des gens estropiés pour le reste de leurs jours, sans compter les morts, qu'on ne pouvait rappeler à la vie.

Cette violente convulsion du paganisme, secondée il est vrai par des influences étrangères, fut aussi le dernier effort après lequel l'idolâtrie fut terrassée pour ne plus se relever.

Cependant, les prêtres catholiques avaient laissé derrière eux un parti assez puissant : les artisans remplissaient les fonctions de catéchistes. De nouveaux prêtres arrivèrent bientôt, tandis que Charlton restait en correspondance avec les premiers et préparait les voies pour leur retour. Ici se place une série d'événements, dans le détail desquels nous évitons d'entrer, et qui ne sont pas tous à l'honneur des nations civilisées ; il est impossible, toutefois, de les passer entièrement sous silence.

Une feuille hebdomadaire, rédigée par le parti hostile du gouvernement, travaillait l'opinion publique et répandait le bruit d'une affreuse persécution contre les catholiques.

Bientôt l'amiral Du Petit-Thouars exigea diverses satisfactions pour les soi-disant mauvais traitements endurés par les résidents français. L'amiral avouait, il est vrai, que deux des prêtres méritaient d'être renvoyés pour leur persistance à ne pas observer les lois du pays. Il fut décidé qu'un M. Dudoit s'établirait à Honorourou en qualité de consul français. En dépit des conventions passées, les prêtres restèrent et leur nombre fut même renforcé. Les chefs édictèrent à ce propos de nouvelles pénalités contre les partisans d'une doctrine qui s'était établie par la force et avait causé des troubles nombreux. Alors intervinrent encore les missionnaires, pour faire comprendre aux chefs que toute persécution religieuse était insensée et coupable. Cette fois, leurs réclamations furent écoutées; en 1839, le roi publia un édit de tolérance, par lequel il préluda aux réformes plus complètes dont il devait donner le signal.

Les amiraux et les capitaines étrangers qui abordaient aux îles Sandwich sans connaître les missionnaires américains étaient presque toujours prévenus contre eux par les scélérats dont nous avons plusieurs fois signalé

les ténébreuse menées. C'est ce qui arriva au capitaine Laplace. Il vint, avec force menaces, sommer le gouvernement de donner un terrain à Honorourou pour la construction d'une église catholique ; il se plaignait, en outre, de mauvais traitements exercés contre des résidents français. Notez bien qu'il y avait en tout quatre résidents français, et qu'aucun d'eux ne s'était jamais plaint. Laplace exigeait, de plus, 20,000 dollars à titre de garantie et la libre entrée des eaux-de-vie françaises. En cas de refus, il menaçait de commencer immédiatement les hostilités. « Ce serait, » disait-il, « une guerre d'extermination ; on n'épargnerait ni homme, ni femme, ni enfant ; le fer et le feu se promèneraient d'un bout de l'archipel à l'autre. » Ces menaces étaient-elles sérieuses ? On aime à en douter ; mais on rougit, quand on est Français, de penser qu'il s'est trouvé un officier de la marine française pour les formuler. Laplace offrait asile à son bord, en cas de guerre, à tous les étrangers qui voudraient s'y réfugier. « Je ne comprends pas, dans cette classe, » ajoutait-il (et ici nous retrouvons les inspirations des vauriens étrangers, perpétuels ennemis de la mission),

« des individus qui , nés à ce qu'on prétend aux Etats-Unis, forment une partie du clergé protestant du chef de cet archipel , dirigent ses conseils, influencent sa conduite et sont les vrais auteurs des insultes qu'il a faites à la France » (Rappelons-nous qu'il y avait *quatre* Français aux îles Sandwich). « Pour moi, ils font partie de la population native et doivent subir les conséquences malheureuses de la guerre qu'ils auront attirée sur ce pays. »

Cependant le port était bloqué , tandis qu'à l'intérieur on prenait les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité publique. Le consul anglais, absent lors de l'arrivée du capitaine Laplace , se vit pris dans ses propres pièges ; il éprouva un violent dépit en voyant que toutes ses peines n'avaient abouti qu'à fortifier l'influence française. La position des missionnaires américains était fort grave , au milieu des menaces de pillage et de mort auxquelles eux et leurs familles étaient en butte ; ils restèrent calmes et dignes , confiants en Dieu qui pouvait les délivrer, et qui les délivra en effet.

Le gouvernement hawaïien , incapable de soutenir avantageusement la lutte , fit des avances pour obtenir la paix, et les 20,000 dol-

lars exigés comme garantie, mais qu'on ne rendit jamais, furent portés à bord. Laplace descendit sur le rivage et fit célébrer une messe militaire dans un bâtiment appartenant au roi. En vain ce dernier demanda le temps de la réflexion et fit des objections sur la partie du traité concernant la libre entrée des spiritueux; Laplace fut inexorable. En vain on lui représenta le tort que ferait aux habitants des îles tout encouragement à la boisson; qu'importait au représentant des nations civilisées? « La civilisation, » disait-il, « dévore le sauvage. » Ainsi, notre artillerie menaçante obligea le gouvernement hawaïen, qui avait pris de si louables mesures contre l'ivresse, à laisser importer chez lui nos vins et nos liqueurs. Mais de ces deux hommes, dont l'un pointe ses canons sur une population inoffensive pour la forcer à accepter ses produits, dont l'autre objecte à l'introduction de ces mêmes produits parmi ses sujets au nom de l'hygiène et de la morale publique, lequel est le sauvage? De ces deux procédés, la violence et la persuasion, lequel appartient au barbare, lequel à l'homme civilisé? Et si bientôt on désigna par le même nom l'eau-de-vie et les Français, si ce nom

devint une injure que les enfants mêmes se lauçaient les uns aux autres, n'était-ce pas la juste punition de notre odieux mépris du droit (1) ?

Plus tard (en 1842) un autre capitaine français, nommé Mallet, fit valoir de nouvelles exigences, mais de telle nature qu'elles ne pouvaient provenir de lui. Elles devaient nécessairement lui avoir été dictées par les

(1) Si nous relevons ces faits avec une légitime indignation, ce n'est certes pas que nous croyions les marins français plus coupables que d'autres l'ont été en pareil cas, et nous stigmatisons la conduite du consul anglais Charlton, tout aussi bien que celle du capitaine français Laplace ; si l'un introduisit l'eau-de-vie, l'autre en favorisa la vente par les moyens les plus abominables. Voyez chap. V, page 101. Certains baleiniers américains eurent une conduite indigne. Malheureusement il n'est guère de nation dont la politique soit inspirée par les principes de l'Evangile. La spoliation des indigènes, les violences, les cruautés commises envers des populations inoffensives et sur lesquelles on n'a que le droit du plus fort, sont le fait de la plupart des nations civilisées qui ont une marine. On sait, en particulier, quel fléau est pour la Chine l'opium importé par les Anglais. Aux îles Sandwich, les ennemis des indigènes étaient un ramassis de toute sorte d'étrangers dont un très-petit nombre appartenait à la France. Mais les fautes de nos compatriotes nous affligent d'une manière plus sensible que celles des autres peuples, tout comme les fautes de nos enfants nous causent plus de chagrin que les fautes des enfants d'autrui.

étrangers de tout pays , hostiles aux missionnaires, qui résidaient dans l'archipel. On prétendit de nouveau, faussement cette fois encore , que les prêtres catholiques avaient été en butte à diverses insultes , et l'on demandait à titre de réparation :

1° Qu'une école normale catholique fût immédiatement ouverte et le terrain nécessaire à sa construction donné par le gouvernement;

2° Que les écoles catholiques fussent placées sous le contrôle exclusif des prêtres;

3° Que personne qu'eux n'eût à se mêler des mariages de leurs néophytes ;

4° Que nul catholique n'eût de corvée à faire pour la construction d'écoles ou d'églises protestantes ;

5° Que le terrain accordé à la mission française pour s'y établir devînt sa propriété, et qu'une certaine étendue de terre y fût ajoutée pour l'évêque de Nilopolis et ses successeurs.

La réponse du roi fut ferme et digne. Il dit que la tolérance la plus complète existait pour tous les cultes depuis l'édit de 1839;

Que les prêtres catholiques pouvaient ouvrir un séminaire, si bon leur semblait ;

Que les écoles étant une institution civile et non une entreprise de secte, tout homme moral et suffisamment instruit pouvait obtenir un diplôme d'instituteur ; mais les missionnaires protestants, pas plus que les prêtres catholiques, n'avaient le droit de délivrer ces brevets ;

Que le mariage aussi était un contrat civil et que nul ministre ne pouvait bénir un couple sans un certificat des autorités du pays.

Les lois, ajoutait le roi, avaient été faites pour le peuple hawaïien en particulier, et seul le gouvernement de ce peuple avait le droit de légiférer pour lui. Or ces lois permettaient à tous les citoyens incapables d'acquitter leurs impôts en argent de les payer au moyen de leurs bras. La nature du travail à fournir ne devait nullement les préoccuper.

Quant au terrain concédé à la mission française, il l'était au même titre que les terres des missionnaires américains et de tous les étrangers sans exception. A cette époque, le sol n'était jamais donné à titre de propriété et devait, au bout d'un certain temps, faire retour à l'Etat. Au reste il était inutile de discuter plus longtemps ; car des ministres

venaient d'être envoyés au roi Louis-Philippe, de la part de Tameamea, pour négocier avec lui un traité nouveau.

Il faut maintenant revenir de quelques années en arrière pour nous rendre compte des changements opérés dans le gouvernement de l'archipel. Nous arrivons à des faits qui, pour s'être passés dans un pays qualifié de sauvage, n'en sont que plus dignes d'attention.

CHAPITRE VII.

Le roi des îles Sandwich leur donne une charte et un code de lois. L'église hawaïenne acquiert son autonomie. Aspect du groupe cinquante ans après l'arrivée des premiers missionnaires.

En 1215, on avait vu les barons normands en armes imposer au roi Jean la Grande-Charte, première base des libertés anglaises. En Espagne, pendant le moyen âge, les luttes entre les rois, les nobles et les Cortès, avaient donné naissance à des constitutions incomplètes, plus ou moins libérales, bientôt noyées dans l'unité espagnole. En France l'Assemblée nationale de 1789 avait formulé une constitution qui fut modifiée, détruite ou remplacée plusieurs fois, de 1789 à 1814. Louis XVIII octroya la Charte, Charles X la subit, puis la viola; Louis-Philippe dut la jurer, pour ne rien dire des modifications constitutionnelles qui se sont produites de-

puis lors. Mais où avait-on vu un prince, dans la plénitude du pouvoir absolu, sans y être sollicité par un mouvement de l'opinion publique, sans avoir à céder devant la pression de l'émeute ou de la tribune, sans effusion de sang, sans secousse, sans coup d'Etat, poussé uniquement par le désir de bien faire, limiter de lui-même son autorité, non pas en apparence, mais en réalité, sincèrement et de bon cœur ?

C'est ce qu'on vit aux îles Sandwich. Tameamea III, ce prince autrefois si frivole, s'était réformé ; il avait suivi de nouveau l'enseignement des missionnaires et s'était attaché de cœur, et définitivement, à cette foi que d'indignes personnages lui avaient fait abandonner. Il voulut achever la révolution politique commencée par son père Tameamea I^{er}, interrompue par l'incurie de son frère Rio-Rio ou Tameamea II. Et pourtant ce sauvage, comme l'appelait Laplace, pouvait tenir à son rang autant qu'un souverain quelconque. Pour n'avoir qu'un très-petit royaume, pour être né sous les tropiques, il n'en connaissait pas moins la fascination du pouvoir personnel. Pourquoi marchander son admiration à un homme qui fait de son plein

gré succéder au régime de l'arbitraire, fondé sur sa seule volonté, un régime vraiment parlementaire et constitutionnel ? Tameamea I^{er} avait eu la gloire de réunir tout l'archipel sous son sceptre ; Tameamea III eut la gloire plus grande de le doter d'institutions libérales et de prendre au sérieux les droits de la nation. Les chefs secondèrent le roi dans cette noble entreprise, les uns par intérêt, les autres par amour pour une patrie qu'ils voulaient faire participer aux bienfaits de la civilisation.

On se mit immédiatement à l'œuvre, et en 1835 le gouvernement hawaïen écrivit aux Etats-Unis, pour demander qu'on lui envoyât un homme capable d'enseigner l'économie politique. Personne n'ayant répondu à l'appel, on choisit, aux îles Sandwich même, l'homme en qui on avait le plus de confiance ; c'était le missionnaire américain Richards. Il quitta son église pour se livrer tout entier à ses nouvelles fonctions, sans s'interdire néanmoins de prêcher de temps en temps. M. Richards connaissait parfaitement la langue du pays, les mœurs, le caractère des habitants ; il avait, de plus, l'estime des chefs. Ce n'était pas une chose aisée que

de formuler une constitution pour un peuple à peine sorti de la barbarie, tout en tenant compte des intérêts légitimes des résidents étrangers.

M. Richards s'exposait aux mécontentements, aux jalousies, aux rancunes ; toutefois il tint bon et commença par ouvrir un cours d'économie politique, qui fut suivi par le roi, les chefs et les gradués des écoles supérieures. Le résultat de tous ces travaux fut un ensemble de principes politiques et un code de lois. La charte hawaiienne commençait par une déclaration des droits de l'homme :

« Dieu a créé tous les hommes et leur a donné certains droits, qui sont les mêmes pour tous. »

Les lois du pays, disait le préambule, seront conformes à l'esprit général de la loi de Dieu. Suivaient les articles fondamentaux, dont nous reproduisons seulement les principaux traits.

Les hommes de toute religion seront protégés et pourront exercer leur culte. Personne ne sera puni pour avoir négligé ses devoirs envers Dieu, à moins qu'il n'ait porté préjudice à son prochain ou troublé la paix publique.

Tous les citoyens sont égaux devant la loi, qui les protège tous au même titre.

Le royaume est confirmé à perpétuité à Tameamea III et à ses héritiers. De concert avec les gouverneurs, il choisira son successeur de son vivant. Mais si personne n'a été élu, la décision restera aux chefs et à la chambre des représentants. La constitution, révisée quelques années après, donnait la couronne aux descendants directs du roi, sans en exclure les femmes.

Le roi est le souverain du peuple et des gouverneurs, le chef de l'armée; il a des propriétés privées et des attributions judiciaires; il traite avec les puissances étrangères.

Le roi choisit un des principaux de l'archipel pour être le Premier du royaume. C'est la dignité déjà mentionnée, correspondante à celle de régent et de régente. Le Premier était moins qu'un second roi et plus qu'un premier ministre; il rappelait un peu le grand justicier de l'ancien royaume d'Aragon; des femmes ont rempli le rôle de Premier.

Le Premier et le roi ne doivent pas agir à l'insu l'un de l'autre.

Les grands chefs et les chefs subalternes

forment une sorte de sénat, ou de chambre des pairs, qui se réunit au moins une fois par an, et plus souvent s'il le faut; des femmes ont siégé dans ce sénat.

Toutes les années, le peuple choisit à son gré des représentants chargés d'examiner les lois; aucune loi ne passe sans avoir été approuvée par la majorité d'entre eux.

Le corps représentatif, c'est-à-dire les deux chambres réunies, choisit quatre personnes, qui, avec le roi et le Premier, forment la Cour suprême. C'est un tribunal qui décide sans appel, et applique toutes les peines, y compris celle de mort; on a recours à lui dans le cas où tous les autres tribunaux se sont déclarés incompétents.

En 1864, le quart environ des représentants était d'origine étrangère; la chambre se composait de vingt-sept membres élus par le peuple et devait se renouveler tous les deux ans, proportionnellement à la population.

Avant que la constitution fût définitivement adoptée, on devait en faire lecture à tous les citoyens, et ceux-ci devaient choisir des députés pour l'adopter, la rejeter, ou demander qu'elle fût modifiée. Ainsi, Tamea-

mea-III ne voulait rien imposer à ses sujets, pas même une forme de la liberté, sans avoir reçu leur assentiment.

Nous n'entrerons pas dans des détails sur le code hawaïien, ni sur l'organisation de la justice, des finances, etc.

Disons seulement que la loi favorisait l'instruction et la mettait à la portée de tous. Dès 1846, le gouvernement prit à sa charge toutes les écoles déjà existantes, et paya tous les instituteurs.

Un usage qu'on ne saurait assez louer, et qui mériterait d'être imité dans tous les pays civilisés, fut établi dès que la constitution eut été adoptée. Une fois par mois, la charte du royaume et les principaux articles du Code étaient expliqués aux citoyens par des juges ou d'autres officiers de l'Etat. Ainsi, cette fiction légale que nul citoyen n'ignore la loi, inscrite en tête de notre Code, devenait une réalité, et les seuls ignorants étaient ceux qui voulaient bien l'être.

Il n'est pas possible aux îles Sandwich, plus qu'ailleurs, de contenter tout le monde. Aussi la constitution nouveau-née fut-elle l'objet de mainte attaque; on s'efforça d'en faire ressortir les côtés défectueux, on

la déclara faible , imparfaite. Et sans doute, elle était imparfaite; quelle œuvre humaine ne l'est pas ? Mais elle avait au moins le grand mérite d'être susceptible de perfectionnement. La charte hawaiienne ne fut pas une de ces choses sacrées auxquelles personne ne touche; elle ne s'immobilisa pas, mais elle vécut et se modifia suivant les besoins du temps. Chaque nouvelle session législative vit se produire de nouveaux progrès. Les rouages financiers et judiciaires, l'instruction publique allèrent se perfectionnant.

Dès le début, certains étrangers avaient regardé en pitié ces sauvages qui se mêlaient de rédiger un code. Quand le code fut achevé, comme après tout il était assez bon, on prédit que l'application en serait impossible; on prétendit que les petites gens seuls tomberaient sous le coup des lois, mais que les grands sauraient bien s'y soustraire. L'événement donna tort à ces prophètes; dès 1840, un chef de haut rang fut pendu pour avoir tué sa femme; en 1841, le consul anglais fut condamné à une amende pour un scandale public et sévèrement réprimandé par le président du tribunal.

Pour combattre les effets désastreux du traité Laplace, on créa des sociétés de tempérance. Tous les moyens furent employés pour encourager la sobriété; le roi lui-même, donnant une exemple que suivirent plusieurs chefs, devint membre d'une société d'abstinence complète.

Vingt ans environ, après l'arrivée des premiers missionnaires, il était rare de trouver un indigène qui ne sût lire et écrire et n'eût quelques connaissances en arithmétique et en géographie. Dans l'école supérieure, où se formaient les instituteurs, on donnait une instruction plus étendue.

Tandis que les documents que possédait l'Etat relativement à des traités, achats, ventes ou contrats passés avec des étrangers portaient environ quarante à cinquante pour cent de ces marques faites à défaut de signature par des blancs entièrement illettrés, il n'y avait qu'un seul exemple d'un Hawaïien qui fût dans ce triste cas : c'était un vieux chef, trop âgé et trop infirme pour s'asseoir sur les bancs de la première école fondée dans l'archipel.

Si un peuple qui considère la Bible comme la règle de sa foi, bâtit des églises, observe

le dimanche, fréquente en majorité le culte, fait des dons considérables pour des œuvres de charité, un peuple dont le niveau moral tend à s'élever peut être classé parmi les nations chrétiennes; on doit hardiment donner ce titre aux habitants des îles Sandwich, vingt-deux ans après l'arrivée de leurs missionnaires.

Et si une nation qui s'adonne à l'industrie et au commerce, qui répand l'instruction, s'efforce de tirer le meilleur parti du sol; qui possède une représentation nationale effective et sincère, des lois justes et proportionnées à ses besoins, une nation dont le niveau social monte est une nation civilisée, est-il permis d'appeler des sauvages les Hawaïens de 1842?

A partir de cette époque, l'histoire des îles Sandwich se développe tout naturellement, sans événements dramatiques; les bons germes éclosent, les mauvais, comme en tout pays, tendent sans cesse à envahir le terrain nouvellement défriché.

Il fallut beaucoup d'énergie au gouvernement pour tenir têtes aux puissances étrangères, et pendant longtemps il s'opposa à ce que des blancs devinssent propriétaires du sol,

Un jour, le gouverneur des colonies russes de l'océan Pacifique dit au roi : « Accordez-nous un terrain dans vos montagnes ; nous l'exploiterons pour la cultures des céréales. » « Non, » répliqua le roi, « si je vous donnais les montagnes vous auriez bientôt pris les vallées. »

On sentit bientôt le besoin, pour l'héritier du trône et pour les futurs gouverneurs des îles, d'une éducation supérieure à celle qu'ils pouvaient recevoir dans les écoles. A cet effet, douze d'entre eux, jeunes gens et jeunes filles, furent placés pour quatre ans chez un des missionnaires. Leurs études se faisaient en anglais et ils y apportaient beaucoup de soin. La mort de Rio-Rio et de sa femme avait créé des préjugés fâcheux contre les voyages et les séjours en pays étranger. Pourtant, en 1842 ; un personnage de distinction résolut de donner l'exemple, et, après lui, plusieurs jeunes chefs allèrent terminer leur éducation aux Etats-Unis et en Europe. Quant aux vieux chefs, ils avaient presque tous disparu : les deux derniers moururent en 1840 et 1842 ; c'étaient Hoapili et sa femme, veuve de Tameamea I^{er} ; depuis la mort de Cook, ils avaient assisté à tous les événe-

ments dont leur patrie avait été le théâtre. Ils avaient été des premiers à embrasser sincèrement le christianisme, et prouvèrent, par leur vie et par leur mort, leur ferme attachement à la foi évangélique.

Il est dans la nature de toute conviction sincère de chercher à se répandre. Aussi les habitants des îles Sandwich ne se contentèrent pas de garder pour eux les bienfaits du christianisme : ils pensèrent à leurs pauvres frères sauvages et leur témoignèrent un intérêt actif. Ils commencèrent par faire des dons pour les sociétés missionnaires ; mais ils firent plus que donner leur argent : ils se donnèrent eux-mêmes. Dès 1853, des prédicateurs hawaïens furent envoyés aux cannibales des îles Marquises. Trente ans après que les îles Sandwich avaient reçu le christianisme, quelques années après la funeste expédition de Boki, un bâtiment s'éloignait des plages hawaïennes. Mais ce n'était plus pour aller extorquer à de malheureux Polynésiens les produits de leur sol : non, c'étaient d'anciens païens, transformés en messagers de paix, qui mettaient à la voile pour aller annoncer l'Evangile à d'autres païens. Le comité de Boston abandonnait entièrement à

eux-mêmes ces prédicateurs indigènes ; une fois par an seulement, ils devaient recevoir la visite d'un missionnaire américain.

Le moment devait venir où cette Eglise, née sous une influence étrangère, deviendrait indépendante et réellement indigène. On commença par augmenter le nombre des pasteurs pris parmi les natifs. Ils furent pendant longtemps, trop longtemps peut-être, les aides subordonnés de leurs anciens conducteurs spirituels. Enfin, on sentit le besoin de leur donner une égale part de responsabilité.

En 1863, un journal publié à Honorourou contenait, sous la rubrique, *Nouvelles de la cour*, l'avis suivant :

« Le docteur Anderson, sa femme et sa fille, ont été reçus par Sa Majesté la reine dans ses appartements privés. Sa Majesté, désirant témoigner la satisfaction que lui cause cette visite philanthropique, a fait chercher et reconduire les voyageurs dans sa voiture. La réception a été amicale ; elle a eu lieu sans étiquette. S. A. R. la princesse Victoria, le chancelier du royaume, sa femme et le ministre des affaires étrangères y assistaient seuls. »

En effet, le comité de Boston venait d'envoyer son secrétaire aux îles Hawaïi pour y étudier la question du pastorat indigène. M. Anderson fut frappé tout d'abord de l'aspect grandiose et riant que présente la petite ville d'Honorourou. Grâce à des moyens artificiels d'irrigation, elle est tout entourée de beaux jardins. Une église en pierre, aux murs de corail massif, frappa tout d'abord les yeux des visiteurs. Ils furent très-bien reçus par l'élite de la société hawaïenne et rencontrèrent des messieurs et des dames parfaitement au courant des usages de la bonne société. Tous les jours un bateau à vapeur faisait le service d'une île à l'autre ; M. Anderson visita les principales. Ici s'élevaient des hôpitaux, des pensions ; là s'étendaient de superbes routes macadamisées. Les lieux de culte étaient nombreux ; dans certains endroits les fidèles arrivaient à cheval par centaines. Au reste, tout hawaïen un peu aisé possède un cheval ; les femmes même vont presque toujours au galop. Elles montent à califourchon, avec un costume très-convenable, que les amazones européennes imiteraient avec avantage ; c'est une ample jupe, dont la longue draperie se partage pour

retomber en plis élégants des deux côtés de la monture.

Partout le secrétaire du comité de Boston reçut une réception cordiale; dans certains villages on l'accueillit avec enthousiasme et on lui fit de naïves ovations; c'étaient des cantiques de circonstance, des discours prononcés en son honneur. La Bible existait dans presque toutes les maisons, et plus d'un père de famille, logé dans une hutte de terre et de roseaux, célébrait tous les matins un culte domestique auquel ses voisins étaient admis.

En même temps que le délégué américain arrivait, un missionnaire indigène, employé en Micronésie, et qui venait revoir son île natale avec sa femme et son enfant; il fit le récit de ses travaux devant un nombreux auditoire. Un vieux diacre montra à M. Anderson les restes d'un *heiau* auquel son père et sa mère allaient travailler au moment de sa naissance, d'après l'ordre donné à tous les habitants. Il venait de naître, et son père, obligé de continuer son ouvrage, ne sachant que faire de ce petit enfant, allait s'en débarrasser en le tuant, lorsqu'un oncle eut pitié du pauvre innocent et se chargea de l'élever.

Dans l'île de Maui, M. Anderson reçut un message de la part de l'Eglise. Un vieillard prit la parole au nom de tous, et d'un ton ému et solennel :

« Plaise à vous, » dit-il, « vrais pères chrétiens !

» Nous vous prions de déclarer à la Société des Missions américaine les bénédictions qui nous sont échues en partage par le moyen des messagers envoyés dans notre pays :

» 1° Dieu a eu pitié de nous, il nous a donné son Esprit, pour croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit;

» 2° Nous avons appris à lire, à écrire dans notre langue, et aussi l'arithmétique ;

» 3° On a fait, passé et confirmé une constitution et des lois qui nous assurent la paix ;

» 4° Nous avons été affranchis du servage auquel nous avaient réduit des maîtres avides et tyranniques ;

» 5° Nous avons appris qu'il est honteux pour des hommes, des femmes et des enfants d'aller nus comme faisaient nos ancêtres jusqu'au temps de Rio-Rio (1).

(1) Il existait, on l'a vu, un costume national, mais les indigènes ne se croyaient pas obligés de le porter toujours : on les rencontrait parfois sans vêtement aucun.

» Et nous bénissons Dieu, le Père éternel, de nous avoir manifesté son amour et de nous avoir fait obtenir les bénédictions ci-dessus mentionnées. »

Les protestants formaient alors environ les deux tiers de la population de l'archipel ; il fallait organiser l'Eglise hawaiienne, mettre les pasteurs indigènes sur le même pied que les missionnaires ; relier entre elles toutes les communautés de l'archipel pour en faire un tout homogène.

Une grande réunion eut lieu à cet effet sous la présidence de M. Anderson. On décida que les délibérations des corps ecclésiastiques auraient lieu en langue hawaiienne. Le comité de Boston ne devait plus envoyer de missionnaires ; les futurs pasteurs de l'Eglise seraient pris dans son sein, tant parmi les naturels que parmi les fils des missionnaires. Un soin particulier devait être donné à la préparation des pasteurs et des institutrices. Le corps préposé à la direction de l'Eglise prenait le nom de Société évangélique hawaiienne ; il devait se composer de tous les ecclésiastiques presbytériens et congrégationalistes, étrangers ou indigènes, des îles Sandwich, de la Micronésie et des îles Mar-

quises, plus un certain nombre de délégués laïques. Cette association devait entretenir une correspondance fraternelle, sans caractère officiel, avec la Société mère de Boston. Les fidèles devaient pourvoir au traitement de leurs pasteurs; mais comme la charge eût été un peu lourde pour eux dans le début, le comité américain continuait à entretenir ses anciens représentants. Au reste, les rangs de ces derniers s'éclaircissaient d'année en année.

De la Société évangélique hawaïenne relevèrent quatre comités : ceux des missions étrangères, de la mission intérieure, de l'éducation et des publications philanthropiques et religieuses. Ainsi, sous un gouvernement qui admettait en principe et en fait une liberté des cultes pleine et entière, le soin de l'Eglise reposait complètement sur l'initiative individuelle. L'argent des fidèles servait à entretenir leur culte, et personne ne pouvait se plaindre d'avoir à fournir des contributions pour une religion qu'il ne professait pas. Les missionnaires américains avaient construit le navire, l'avaient muni de tout ce qui était nécessaire à la traversée; ils venaient de le lancer à la mer, sous la garde de Dieu. La

jeune Eglise, longtemps soutenue par ses pères spirituels, avait pris son essor et devait voler de ses propres ailes.

Pour des fidèles aussi récemment sortis du paganisme, cette autonomie nécessaire, bonne en soi, n'était pas sans dangers. Le gouvernement s'intéressait moins qu'autrefois au bien religieux du pays. De mauvais penchants, combattus il est vrai, mais non déracinés partout, existaient encore, même parmi les membres de l'Eglise. L'ivrognerie prit de telles proportions, dans certains districts, que les anciens et les diacres durent retrancher de la communion jusqu'à quatre-vingts fidèles.

Ceux-ci se tournèrent vers les prêtres; néanmoins cette mesure disciplinaire eut un heureux effet : l'ivrognerie diminua notablement et la grande majorité du troupeau resta très-tempérante.

La vie religieuse de ces chrétiens indigènes, — nous voulons parler de ceux dont la piété est réelle, — est certainement aussi développée que celle des chrétiens d'autres pays. Dans plusieurs départements ou districts, on célèbre tous les matins un culte public. Tous les mois il y a des réunions en faveur des

œuvres missionnaires. « Ces gens savent prier, » dit un étranger qui les entendit. Un de leurs diacres, dans sa touchante intercession, nommait l'une après l'autre, étrangement parfois, toutes les nations païennes qu'il connaissait et auxquelles il joignait les incroyables et les personnes sans religion de tout pays. Quelle vivacité de sentiments dans la requête de ce naïf chrétien ; quelles saintes aspirations, quelle soif d'exaucement, et combien de telles prières devaient être agréables à Dieu, qui ne regarde pas à la forme des paroles, mais au mouvement du cœur !

Il y a parmi les chrétiens des îles Sandwich, dit un auteur bien informé, autant de moralité, autant de religion pratique, autant de piété véritable que dans n'importe quelle communauté d'égale importance choisie dans une nation chrétienne quelconque.

La libéralité des anciens païens est digne d'admiration. En 1859 l'Assemblée législative avait voté 25,000 fr. pour l'hôpital de Honoarou ; la somme était insuffisante ; mais où trouver le reste ? Le roi prit une feuille de papier, s'inscrivit en tête de la liste de souscription et alla lui-même quêter de maison en maison. Dans la ville seule il recueillit 75,000 fr.,

somme importante si l'on considère le petit nombre des habitants. Aujourd'hui, la Société évangélique hawaïenne recueille tous les ans un million de francs par le moyen de souscriptions volontaires. Elle entretient de la sorte vingt pasteurs et un certain nombre de missionnaires, et répand un grand nombre d'écrits.

En 1868, la plus grande éruption volcanique des temps modernes désola l'île d'Hawaii; deux mille secousses, suivies d'affreux ras de marée, détruisirent des villages entiers; des centaines de personnes périrent. Un fleuve énorme de lave coula du sommet du Mouna-Roa jusqu'à la mer; les matières incandescentes furent lancées à plusieurs kilomètres au loin, écrasant sur leur passage maisons, animaux et êtres humains. Un nouveau cratère se forma sur les flancs de la montagne en feu, et du sein de la mer surgit une île nouvelle, de forme conique. Les chrétiens indigènes se distinguèrent par leur calme dans le danger et par leur charité active en faveur des victimes du fléau.

Lorsqu'en 1871, ces mêmes indigènes apprirent nos malheurs, ils se cotisèrent pour envoyer 10,000 fr. à nos pauvres paysans de

France ruinés par la guerre. Et ils étaient païens il y a cinquante ans ! S'ils l'étaient resté, croit-on qu'ils nous auraient rendu le bien pour le mal . et que nous aurions eu à les remercier d'un acte de charité pareil ?

Pour donner une idée de leurs pasteurs, prenons l'un d'entre eux : par exemple, celui qui desservait en 1867 la paroisse de Koua, dans un district montagneux et désert. C'était un ancien marin, adonné avant sa conversion aux habitudes, les plus vulgaires et aux vices les plus grossiers. Un accident, fruit de ses excès, le priva de la main droite. C'est alors que son âme se réveilla; il pleura ses fautes, il embrassa l'Évangile avec ferveur, et fit de si rapides progrès dans la piété et la connaissance des Écritures, qu'on le consacra au saint ministère sans qu'il eût fait les études spéciales exigées en pareil cas. En deux ans, ses paroissiens avaient bâti deux chapelles en bois et une en pierre. Cette dernière avait nécessité des travaux longs et pénibles; il avait fallu puiser à grand'peine, très-loin, au fond de certaines grottes, l'eau nécessaire à la construction. Mais les travailleurs accomplissaient joyeusement cette rude besogne; elle ne leur

était plus commandée, comme naguère, par des chefs oppressifs; ils l'avaient entreprise de plein gré. Ces mêmes pauvres gens faisaient à leur pasteur 100 dollars par an, et leurs dons en nature suffisaient presque à son entretien. Ils avaient acheté, pour lui servir de presbytère, une petite maison située dans un grand terrain. Le pasteur, homme digne, zélé, affectueux, voyageait avec sa mule à travers de grandes étendues de lave entièrement dépouillées de toute végétation. Parfois, après avoir visité des malades et consolé des affligés, fatigué de sa route, il se couchait sur la terre calcinée et nue pour prendre un peu de repos; alors, l'animal, sans avoir une touffe d'herbe pour se restaurer, restait debout à garder son maître. Puis l'homme modeste et dévoué et la patiente mule continuaient leur voyage, et souvent n'arrivaient que bien tard à l'humble presbytère.

Depuis quelques années, la Société hawaïenne des Missions a vu s'ouvrir un nouveau champ d'activité. Ce sont les Chinois, marchands, cuisiniers, journaliers, intendants qui viennent faire des séjours dans les villes de l'archipel. Plusieurs d'entre eux se

joignent au culte et font des dons pour les œuvres charitables. La Société des missions les a fait visiter par un pieux jeune négociant de leur race, qui sait l'anglais, le polynésien et six dialectes chinois,

En 1869, les Eglises évangéliques des îles Sandwich se proposaient de célébrer l'année suivante le cinquantième anniversaire de l'arrivée des missionnaires américains, et invitaient toutes les sociétés des missions à se faire représenter à cette solennité chrétienne.

Ainsi, cinquante années avaient suffi pour métamorphoser cet archipel. Or, un peuple qui, a cinquante ans d'éducation sociale, politique, morale et religieuse, en est encore à ses débuts; on peut entrevoir pour lui un avenir plein de promesses. Et cette entreprise de transformer un peuple, petit, il est vrai, mais cela ne diminue pas la grandeur de la transformation, n'a pas coûté autant que l'armement d'un grand vaisseau de guerre, l'établissement d'un chemin de fer de moyenne étendue ou l'exploration du Pacifique faite, il y a quelques années, par le commodore Wilks, sous les auspices de l'Amérique.

Si l'Évangile seul est capable d'opérer la métamorphose d'un peuple, les missions protestantes ont, sur toutes les autres, cette supériorité que le spectacle d'une famille chrétienne est en lui-même un élément de civilisation. Le missionnaire évangélique n'apporte pas seulement sa personne, mais une maison fondée d'après certaines habitudes, des meubles commodes, des vêtements pour tous les âges et tous les sexes, des ustensiles variés.

Sa femme enseigne aux femmes païennes ce qu'est la tenue d'un ménage, le soin des petits enfants; et pour tout ce qui concerne les relations des époux entre eux, des parents avec les enfants, des frères avec les sœurs, quelle prédication peut valoir celle de l'exemple?

En outre, les missionnaires américains comptaient dans leurs rangs des hommes d'une incontestable supériorité intellectuelle. Récemment encore, un voyageur rendait témoignage à leur science; ils avaient fait des collections de minéraux, de coquillages, des herbiers d'une véritable valeur. Leurs rapports sur les éruptions volcaniques, les météores, les tremblements de terre étaient les

plus détaillés , les plus exacts et les plus intelligents qu'on possédât sur ces matières.

Au nombre des faits regrettables, — car il ne faut pas se borner à citer les faits réjouissants, — on ne peut s'empêcher de citer l'établissement d'une mission anglicane aux îles Sandwich et d'un évêque pusiéite à Honorourou. Les épiscopaux , qui prirent le nom de *catholiques réformés*, favorisés par quelques princes du pays , insistèrent beaucoup sur les formes religieuses. Ils célébrèrent leur culte avec grande pompe et attirèrent ainsi quelques personnes de la cour. Cependant le nombre de leurs auditeurs ne s'accrut pas beaucoup ; les habitudes religieuses introduites par les missionnaires américains avaient toujours la sympathie des masses. Le bruit courut un jour que la religion épiscopale allait devenir la religion d'état, et que l'évêque anglais allait être nommé à de hauts emplois dans le gouvernement. Il n'en fut rien ; la liberté civile et religieuse , garantie par la constitution , avait jeté dans les mœurs de trop profondes racines pour permettre ce pas rétrograde.

Les missionnaires américains ne furent pas toujours traités par les ministres du nou-

veau culte avec tous les égards dus à leurs longs travaux. Parfois de petits enfants furent baptisés dans l'Eglise anglicane, sans qu'on prît la peine de s'informer si leurs parents ne faisaient pas partie d'une communauté presbytérienne. Etait-ce par suite d'un préjugé sacerdotal? était-ce l'effet de certaines jalousies nationales? il ne nous appartient pas d'en juger. En présence de pareils faits, et sans porter des jugements téméraires, il est permis de rappeler l'exemple de saint Paul, qui ne voulait point moissonner le champ d'autrui et entrer dans le travail des apôtres, ses collègues et ses frères.

D'après les calculs les plus récents, il y aurait aux îles Sandwich environ 23,000 catholiques, et de 28 à 29,000 protestants. Mais il faut se rappeler que ce dernier nombre représente des protestants effectifs, tandis que les prêtres considèrent comme catholiques tous les enfants qu'ils ont baptisés, fût-ce à l'insu de leurs parents. Il existe aussi 3,500 mormons, semblables à ceux de l'Utah, si ce n'est qu'ils ne prêchent pas la polygamie. Il paraît, au reste, que c'est sur les bords du grand lac Salé seulement que

les mormons répandent cette partie de leur doctrine. Diverses petites sectes fleurissent en liberté dans l'archipel ; enfin, comme partout, il y a des gens qui ne se rattachent à aucun culte. La population totale du groupe n'atteint pas 70,000 âmes (1).

Sur quarante missionnaires envoyés d'Amérique, un grand nombre ont atteint un âge avancé. A partir de 1848, plusieurs d'entre eux sont devenus citoyens hawaïiens. Leurs enfants sont pasteurs, médecins, avocats, professeurs, industriels ou négociants dans les îles. On a fondé pour eux, à Oahou, un grand collège, sur le modèle américain, capable, dit un juge compétent, de rivaliser avec les meilleurs établissements de ce genre existant aux Etats-Unis. On y voit les jeunes filles à côté des jeunes gens, tant dans les classes de lettres que dans celles de sciences ; les professeurs sont des hommes et des femmes ; les jeunes filles joignent aux études théoriques des études pratiques sur l'art culinaire, la couture, etc. Quelques natifs

(1) Ces chiffres, contestés par quelques-uns, sont empruntés à des statistiques très-exactes et très-détaillées, qui donnent, année par année, le mouvement de la population dans chacune des îles du groupe.

ont été admis dans ce collège à titre d'élèves payants ; mais jusqu'ici les indigènes et les étrangers ont généralement fréquenté des écoles distinctes.

CHAPITRE VIII.

L'instruction publique aux îles Sandwich. Coup d'œil rétrospectif. Causes de la dépopulation. Ignorance et préjugés relatifs aux travaux des missionnaires.

Au moment où la question de l'instruction publique préoccupe tant de personnes, et à si juste titre, quelques détails sur l'instruction aux îles Sandwich ne seront pas déplacés. Nous les empruntons, en substance, à un correspondant du *Temps*, M. C. de Varigny, qui a passé plusieurs années dans l'archipel et rempli des charges importants dans le gouvernement.

Le ministère de l'instruction publique est remplacé aux îles Hawaii par un conseil dont les services sont gratuits; les ministres peuvent en faire partie, et le titre de membre de ce conseil est une distinction fort ambitionnée. Avant de monter sur le trône, Tamea-

mea V a été conseiller de l'instruction publique, avec le chancelier du royaume et le Premier.

Le budget de l'instruction forme le cinquième des dépenses totales de l'Etat, et les chambres ne refusent et ne réduisent jamais les subsides demandés pour cette branche de l'administration des finances. Un jour, les représentants hésitaient à voter un accroissement de dépenses sur ce chapitre. On vit alors se lever un indigène, riche propriétaire, qui prononça les paroles suivantes :

« Quelques-uns de vous, représentants,
 » semblent hésiter à voter l'augmentation
 » proposée pour l'instruction publique. Pour
 » moi, je n'hésite pas ; je la voterai, fût-elle
 » double, et je vous dis : votez-la unanime-
 » ment. J'aime mieux payer l'instituteur que
 » l'officier de police ; ce dernier protège ma
 » propriété, l'autre en enseigne le respect.
 » Prévenons le mal, cela vaut mieux que
 » d'avoir à le réprimer. Chaque dollar que
 » nous payons pour l'instruction est une
 » prime d'assurance que nous acquittons pour
 » l'avenir. Ne regrettons pas plus cette dé-
 » pense que celle que nous faisons pour
 » garantir nos maisons contre l'incendie.

» Additionnez ce que nous coûtaient la police
 » et les frais de justice, il y a peu d'années,
 » et ce qu'ils nous coûtent aujourd'hui. Nous
 » payons moins sur ce dernier chapitre, si
 » nous payons plus pour l'autre. Quand l'un
 » monte, l'autre baisse ; cela, ce me semble,
 » doit vous décider. »

Cet orateur ne répétait pas ce qu'il avait entendu dire par d'autres ; il n'avait pas fait de profondes études comparatives sur les statistiques criminelles ; ses arguments n'étaient pas cherchés au loin ni sa harangue surchargée d'ornements ; mais son bon sens avait gagné la partie , le vote affirmatif fut unanime.

On estime, aux îles Sandwich, que des parents n'ont pas le droit de priver leurs enfants de l'enseignement primaire ; l'instruction est donc obligatoire. Tout citoyen doit apprendre à lire, à écrire, à compter et posséder quelques notions de grammaire, de géographie et de chant. Mais quand on oblige les pères à instruire leurs enfants, on est tenu de leur en fournir les moyens. Il ne faut pas que ces pauvres petits aient matin et soir, dès leurs plus tendres années, plusieurs kilomètres à faire avant d'arriver à l'école ou au logis,

Aussi, chaque district a-t-il une ou plusieurs écoles de filles et de garçon, et pour que personne ne puisse dire : « Je suis trop pauvre pour envoyer mes enfants en classe » et qu'en même temps personne ne puisse se sentir humilié par une gratuité exceptionnelle, toutes les écoles primaires sont entièrement gratuites. Si la pierre manque, au lieu d'aller au loin la chercher à grands frais, on bâtit sous le beau ciel du pays un édifice modeste, mais convenable, en terre et en roseaux. S'agit-il de construire une école, la population fournit d'ordinaire la main-d'œuvre et le département la moitié des fonds nécessaires. Les maîtres sont choisis au concours par une commission locale, présidée par l'inspecteur général et composée du juge de paix du district, d'un notable nommé par le Conseil suprême et d'un père de famille. Ce dernier est élu à la majorité des suffrages par les parents des écoliers ; délégué par eux, il se fait tout naturellement le défenseur de leurs intérêts, et nul père de famille ne peut dire qu'il n'a pas voix en chapitre dans une question qui le touche de si près. La commission locale veille à la bonne tenue des établissements scolaires, à la régularité des élèves et

présente tous les six mois son rapport au conseil central. L'inspecteur général, nommé par le conseil, reçoit un traitement en rapport avec l'importance de sa charge et tous ses frais de voyage lui sont remboursés.

Mais, dira-t-on, comment concilier les exigences de l'enseignement avec celles des différents cultes auxquels appartiennent les élèves des écoles? Cette question si complexe en certains pays a été résolue ici très-simplement. On a adopté l'enseignement laïque. L'état ne peut ni ne veut se charger de l'instruction religieuse. Car, de deux choses l'une, ou l'Etat enseignera une religion de préférence aux autres, et alors il existera une religion d'Etat, incompatible avec la liberté des cultes pleine et entière dont jouissent ces anciens sauvages; ou l'Etat devra enseigner toutes les religions possibles, au moins toutes celles auxquelles se rattachent les élèves de ses écoles, s'il est vrai, toutefois, comme on le prétend dans ces îles lointaines, que tous les citoyens sont égaux devant la loi. Au lieu de cela, le gouvernement laisse sagement aux pères et aux mères des jeunes citoyens le soin de les faire instruire dans la croyance qu'ils ont choisie. La

religion est affaire de conscience, l'Etat ne s'en mêle pas ; il n'est pas athée, car l'athéisme est une doctrine aussi : il est simplement laïque, ce qui vaut beaucoup mieux.

Toutefois, comme le local scolaire est le plus commode pour les instructions religieuses, prêtres et pasteurs y réunissent leurs jeunes ouailles à des jours ou à des heures différentes. S'il y a conflit, le conseil ferme le local et les ministres des différents cultes choisissent un autre endroit pour y donner leur enseignement religieux.

Quant aux cultes eux-mêmes, le gouvernement n'en salarie aucun ; jamais il n'a voulu s'immiscer dans ces affaires-là ; il a eu le rare bon sens de se reconnaître incompetent. Les fidèles construisent et entretiennent leurs Eglises et paient leurs pasteurs ; les districts riches viennent en aide aux plus pauvres, et pour ce qui concerne l'Eglise presbytérienne, à laquelle se rattachent la majorité des habitants, elle est dirigée par la Société évangélique hawaiienne.

Au-dessus des écoles primaires ou écoles de district sont les écoles secondaires où l'on n'entre gratuitement qu'à la suite d'un concours. En sortant de ces écoles-là, on

peut se présenter à l'école normale où se forment la majeure partie des instituteurs primaires.

Mais, dira quelqu'un, il est bien dur d'enlever ainsi à des parents pauvres des enfants dont ils peuvent avoir besoin. Un fils de dix à douze ans peut aider son père aux travaux de la campagne ou de l'atelier ; une fille du même âge est déjà utile à sa mère dans la maison. Est-il juste que le père travaille tout seul à son métier ou que la mère se fatigue à soigner ses plus jeunes enfants pour que le fils et la fille aînés passent toute la journée sur les bancs de l'école, acquérant des connaissances superflues à des personnes de leur condition ?

Cette remarque a certainement quelque chose de fondé ; s'il est nécessaire d'apprendre à lire, il est plus nécessaire encore d'apprendre le dévouement ; mais l'un ne nuit pas à l'autre, au contraire. D'ailleurs, on dirait en vérité que le gouvernement hawaïen a songé à tout. Les enfants vont en classe entre neuf heures du matin et deux heures de l'après-midi. Avant et après, ils sont libres, et comme ils n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour se rendre à l'école, rien ne

s'oppose à ce que le fils soit l'apprenti ou le valet de ferme de son père, rien n'empêche la fille aînée d'aider sa mère dans le ménage.

Nous ne sommes pas, néanmoins, à bout d'objections; en voici une qui a bien sa valeur. L'Etat fournit gratuitement les moyens d'instruction et veut que tous les citoyens en profitent. C'est fort bien; mais dans ce système d'instruction gratuite, obligatoire et laïque, que deviennent les droits du père? J'ai une école à ma porte, mais l'instituteur me déplaît; je n'ai pas une confiance parfaite dans sa moralité; je doute de ses talents, sa méthode ne me convient pas; ou bien, les enfants qui fréquentent l'école sont grossiers, sales, mal tenus. En vertu de quel principe m'imposerait-on, pour mon enfant, des procédés d'enseignement qui me sont antipathiques, ou des compagnons si mal choisis? Moi seul sais ce qui convient au tempérament intellectuel de mon fils ou de ma fille, moi seul dois présider au choix de ses maîtres et de ses camarades. Je conçois que la loi m'oblige à instruire mon fils comme elle m'oblige à le nourrir; qu'elle me punisse même si je lui refuse l'instruction, comme elle me punirait

si je lui refusais la nourriture ; mais, de grâce, qu'on me laisse le choix de l'enseignement, comme on me laisse le choix de mon boulanger.

Ici encore la difficulté n'existe qu'en imagination ; elle disparaît dans la pratique. Les commissions de surveillance s'enquière^{nt} soigneusement des capacités et de la moralité des instituteurs. De plus, et c'est ici un point très-important à remarquer, cet enseignement gratuit, obligatoire et laïque est aussi libre. Le premier particulier venu, pourvu qu'il soit assez honorable et assez instruit pour obtenir un diplôme, peut ouvrir une école ; on ne lui demande pas s'il est maçon, négociant, ou ministre d'un culte, clerc ou personnage séculier. Son école, une fois ouverte, sera inspectée comme les autres, mais la plus grande liberté lui sera laissée du reste. Et si les habitants d'un district, mécontents de l'école publique, veulent faire venir un instituteur de leur choix, toute liberté leur est laissée à cet égard ; la loi est faite pour protéger les citoyens honnêtes et non pour entraver leur initiative.

Grâce à ces sages mesures, le gouvernement hawaïen atteint des résultats que nous

en sommes réduits à lui envier, nous autres Français. On ne trouverait peut-être pas dans tout l'archipel dix personnes, hommes ou femmes, âgées de vingt ans, qui ne possèdent pas les premiers éléments de l'instruction. Dans les écoles, le calcul mental est poussé très-loin, et les naturels montrent de rares aptitudes pour l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie ; quelques-uns ont des talents oratoires très-remarquables. On apprend à l'école la musique notée et le chant sacré est cultivé avec succès dans les églises.

L'enseignement supérieur n'existe pas encore aux îles Sandwich. Ceux d'entre les naturels qui veulent pousser leurs études plus loin que l'école normale vont au collège d'Oahou, où l'enseignement se donne en anglais, ou, de préférence, en pays étrangers. Au reste il n'y a pas encore parmi eux de grands savants. Il n'y a guère lieu de s'en étonner ; si l'on considère le peu de temps qui s'est écoulé depuis leur naissance à la vie civilisée, on sera bien plutôt surpris des pas de géant qu'ils ont faits dans l'instruction comme dans tout le reste.

La presse est chez eux l'alliée de l'éducateur ; elle jouit de la plus grande liberté ; les

journaux ne sont soumis ni au timbre ni au cautionnement. Il se publie en langue indigène deux grands journaux dont le tirage est à peu près le même : l'un, organe de l'opposition, penche vers l'influence étrangère, l'autre soutient le ministère et défend l'indépendance nationale. On imprime en outre des journaux anglais, car beaucoup de natifs parlent et écrivent l'anglais; enfin il paraît un grand nombre de journaux religieux, qui ont aussi beaucoup de lecteurs.

Rappelons-nous ce qu'était l'archipel avant l'arrivée des missionnaires. Nulle instruction, pas de langue écrite, une absolutisme si fort qu'un chef pouvait condamner à mort qui bon lui semblait et prendre, chez n'importe qui, tout ce qui lui paraissait bon à prendre. L'ivrognerie régnait dans toutes les îles. Quant aux diverses formes de l'immoralité, un historien a dit que s'il voulait les décrire, le dégoût lui ferait tomber la plume des mains et que le papier même rougirait d'en retracer l'horreur. Ajoutons à ces traits les vengeances sanguinaires, les combats incessants, le pillage sous toutes ses formes, l'infanticide, les sacrifices humains avec des

raffinements de cruauté. Au lieu de cela, que voyons-nous aujourd'hui ? Un peuple sobre, et qui le serait plus encore si son gouvernement avait le droit de déclarer contrebande certains produits que lui imposent les nations appelées chrétiennes. Le vol a disparu, le mariage est respecté ; l'hospitalité est devenue une vertu nationale ; en sept années il ne s'est produit que trois meurtres ! Dans les districts les plus sauvages on peut sans danger circuler seul, sans armes, quelque somme qu'on porte sur soi. Dans les ports hawaiiens on parvient, plus qu'en d'autres pays, à prévenir les fâcheux effets du contact des indigènes avec les marins de toute nation. Ceux-ci forment, à certaines époques, la moitié de la population des villes.

Les îles Sandwich ont des imprimeries, des livres, des journaux ; les missionnaires leur ont donné plusieurs éditions de la Bible et un commencement de littérature nationale. Outre leurs recueils de cantiques, leurs catéchismes, leurs livres de prières et d'autres ouvrages religieux, il existe, en langue hawaiienne, des manuels d'algèbre, de calcul, de mathématiques supérieures, d'histoire générale, de géographie et de philosophie.

Notre Legendre (1) est employé dans leurs écoles, traduit dans le dialecte du pays.

L'existence du royaume hawaïen est reconnue depuis longtemps par les Etats-Unis, l'Angleterre, la France, la Russie, la Prusse, l'Espagne, la Chine, l'Amérique espagnole. L'archipel renferme une grande étendue de terre arable, et pourrait nourrir, dit-on, s'il était bien cultivé, jusqu'à un million d'habitants. Les principaux articles d'exportation sont le sucre, le café, la laine, le coton, les oranges. C'est à Honorourou que relâchent tous les baleiniers du Pacifique, principalement ceux des Etats-Unis. En effet, les cinq sixièmes des bâtiments qui séjournent dans les ports sont des bâtiments américains. Il semble que l'Amérique, l'Angleterre et la France soient intéressées à maintenir l'indépendance et la neutralité de ce petit Etat, sorte de Suisse insulaire, comme les gouvernements de l'Europe centrale sont intéressés à sauvegarder la neutralité de la république Helvétique.

Tameamea I^{er}, réformateur barbare, n'avait pas reculé devant l'effusion du sang, mais

(1) *Eléments de géométrie.*

grâce à lui la tyrannie sacerdotale et féodale avait reçu son coup de mort. Il avait centralisé le pouvoir en sa personne ; puis, juste et bienveillant, il avait essayé d'inaugurer une ère nouvelle. Ensuite les Hawaïiens, au moins dans les classes élevées de la nation, sans adopter la civilisation, étaient devenus d'adroits commerçants, à peu près aussi honnêtes que les étrangers auxquels ils avaient affaire. A la violence avide succéda la ruse mercantile ; chez quelques-uns la bonne foi devint un principe d'intérêt, tandis que le scepticisme affaiblissait la superstition. Alors arrivèrent les missionnaires de Boston. Les anciens colons blancs avaient refusé d'instruire les naturels ; ils craignaient de les voir devenir trop habiles ; les missionnaires, en revanche, répandirent parmi eux la connaissance des arts manuels. Il se forma des maçons, des charpentiers, des imprimeurs, des tailleurs, des forgerons, des peintres et des graveurs sur cuivre, ces derniers très-distingués.

De consommateurs, les Hawaïiens étaient devenus producteurs. La concurrence porta de bons fruits ; l'agriculture fit de grands progrès. Ce n'est pas être injuste envers les

commerçants étrangers que d'attribuer cette prospérité surtout aux efforts des missionnaires. Grâce à eux, les îles devinrent habitables pour une classe de blancs supérieurs en culture à ceux qu'on y avait vus et qui purent dès lors y amener leurs familles. A leur tour ces étrangers honorables, qu'il faut bien se garder de confondre avec les Rives, les Charlton et autres, firent beaucoup de bien en réagissant contre les tendances un peu rigides et parfois trop exclusives des pasteurs américains. Peu à peu les Hawaïiens commencèrent à se mêler avec les blancs; il y eut quelques mariages d'étrangers avec les gens du pays.

Qu'arrivera-t-il dans l'avenir? La race polynésienne subsistera-t-elle pure de tout mélange, ou verra-t-on une population mixte lui succéder? L'anglais deviendra-t-il la langue du pays; la civilisation de ce peuple sera-t-elle nécessairement anglo-saxonne? L'histoire universelle nous montre les peuples, conquérants ou conquis, adoptant la langue et les usages des vaincus et des vainqueurs, suivant que ceux-ci ou ceux-là sont les plus civilisés. Rome a pris la langue de la Grèce, et les Francs ont adopté celle que

les Gaulois avaient prise des Romains. Il ne s'agit, aux îles Sandwich, que d'une conquête pacifique et morale. Les uns prévoient que pour la langue, la couleur, l'influence et les habitudes, le type polynésien se fondra dans le type anglo-américain. D'autres s'efforcent de conserver l'individualité nationale et favorisent l'instruction dans la langue du pays. Auxquels appartient l'avenir? La question serait intéressante, mais difficile à résoudre; toujours est-il qu'aujourd'hui la population des îles Sandwich forme bien une nationalité distincte, avec son caractère et ses traits originaux.

Cette population, avons-nous dit, atteint à peine le chiffre de 60 à 70,000 âmes. Comment cela est-il possible, puisque Cook supposait au groupe entier 400,000 habitants?

D'abord, les calculs de Cook paraissent avoir été inexacts. Partout où les premiers vaisseaux étrangers se montraient, les natifs s'assemblaient en foule; on évaluait ces foules approximativement, mais souvent on comptait plusieurs fois de suite les mêmes têtes; puis on supposait l'intérieur des îles aussi peuplé que le rivage. Il est probable que la population totale, en 1778, n'excédait

pas 300,000 habitants. Avait-elle déjà commencé à diminuer avant cette époque ? On ne le sait pas. Ce qu'on sait, c'est que l'arrivée du premier navire étranger fut comme le signal d'une effrayante dépopulation ; on put voir par là quel sont les fruits d'une civilisation sans christianisme , greffée sur la dégradation issue de l'idolâtrie. La soif des richesses , excitée chez les chefs , les porta à exiger des redevances de toute espèce et à pressurer le peuple par des travaux excessifs, en particulier la récolte du bois de sandal. La culture de la terre fut négligée pour le commerce , et la famine s'ensuivit. Beaucoup de malheureux s'enfuirent dans les forêts et les montagnes pour échapper à leur triste sort. Les armes à feu rendirent les guerres plus meurtrières ; les têtes étant taxées, l'infanticide fut pratiqué sur une effroyable échelle ; la médecine était encore inconnue ; une grande peste eut lieu en 1803 et emporta beaucoup de monde. Ce n'est pas tout : des marins , des voyageurs, honte des peuples civilisés , ne surent qu'ajouter aux ravages des coutumes païennes les ravages causés par l'alcool et par des maladies et des vices ignorés jusqu'à eux.

Quand le christianisme apparut , il sembla que les souffrances de ce peuple infortuné croissaient encore. A ses pénibles corvées , les chefs ajoutèrent la construction des églises et des écoles ; il fallut du temps aux missionnaires pour leur faire comprendre ce que de pareils abus avaient de coupable.

Le croirait-on , les vêtements étrangers furent pour les naturels une cause de mortalité ? Il faut dire qu'ils ne les lavaient presque jamais , qu'ils se découvraient quand il faisait froid et se couvraient quand il faisait chaud. Etaient-ils surpris par une averse , plus soucieux de leurs habits que de leur peau , ils se déshabillaient en un clin d'œil , laissant leur personne exposée aux intempéries de l'air. De là des fièvres , des fluxions de poitrine , des phthisies.

Avec toutes ces causes réunies , faut-il s'étonner de la dépopulation de l'archipel ? n'est-il pas surprenant que cette dépopulation n'ait pas été plus rapide encore ? Sans les missionnaires , les Hawaïiens n'existeraient peut-être plus , comme les habitants de certaine île de l'Océanie , qui s'étaient trouvés réduits à cinq , puis à néant , lorsque l'ivrognerie et la démoralisation civilisées furent

venues s'ajouter à l'ivresse et à la dépravation sauvages.

Avec les progrès du christianisme et de la civilisation, la dépopulation des îles Sandwich a diminué; on peut prévoir le moment où elle cessera entièrement. L'oppression exercée autrefois par les chefs n'existe plus; à l'ancienne capitation ont succédé des encouragements à la vie de famille. Les ménages qui ont trois enfants sont exemptés de taxes, ceux qui en ont plus de trois reçoivent des terrains. La médecine s'est développée et les progrès de la santé publique ont été en raison directe des progrès de la moralité et de l'instruction. Et si la population n'augmente pas encore, elle ne diminue plus, loin de là, dans les mêmes proportions qu'autrefois.

Le bien, dit-on, ne fait pas de bruit; ce proverbe s'est réalisé aux îles Sandwich. Elles étaient depuis longtemps évangélisées et civilisées, que deux capitaines, l'un américain, l'autre anglais, s'effrayèrent en voyant sur le rivage quelques paisibles pêcheurs. Déjà ils se préparaient à résister à une attaque éventuelle; et lorsqu'enfin ils descendirent à terre, ils eurent grand soin de s'armer jus-

qu'aux dents. Pourtant il n'est peut-être pas de pays où, de nos jours, un voyageur puisse séjourner avec plus de sécurité, tant la personne et les biens du prochain y sont considérés comme une chose sacrée.

Quant aux missionnaires américains, il s'est trouvé de tout temps, il se trouve encore aujourd'hui des gens pour les calomnier. En voici deux preuves :

En 1869, un capitaine baleinier, ayant demandé et obtenu une audience du roi, en profita pour lui dire tout le mal possible des missionnaires. Le roi l'interrompit brusquement :

— Avez-vous remarqué, lui dit-il, que tout à l'heure votre ombre est venue se porter sur moi ?

— Je n'en sais rien ; je n'y ai pas fait attention, répartit l'étranger.

— Eh bien ! sachez qu'avant l'arrivée des missionnaires, on vous aurait aussitôt égorgé pour avoir couvert le souverain de votre ombre.

A cet argument sans réplique, le marin resta bouche close et se retira assez embarrassé. Mais il se félicitait probablement d'avoir abordé aux îles Hawaii en 1869 plu-

tôt qu'en 1818, ou à l'époque des naïfs insulaires du temps de Cook.

Dans un ouvrage récent et fort en vogue comme tous ceux qui sortent de la plume de l'auteur, *les Races humaines*, par M. Louis Figuier, on lit les détails suivants, empruntés à certains voyageurs, entre autres le capitaine Le Vaillant : « Les anciens usages des naturels ont complètement changé; les missionnaires se sont emparés du tabou... Il est bon d'ajouter qu'on ne se borna pas à l'autorité morale du tabou; celle-ci fut appuyée par la bastonnade et les pénibles travaux des routes... Avec ces moyens on est parvenu à modifier la conduite extérieure et publique des habitants des îles Sandwich, mais non à déraciner chez eux le vice... »

Ces quelques lignes contiennent plusieurs inexactitudes, comme on peut s'en convaincre en reprenant une à une toutes ces assertions.

Tout d'abord, si les anciens usages des naturels ont changé, il suffit de se rappeler quelques-uns de ces usages pour convenir que le changement n'est pas regrettable.

Mais beaucoup de voyageurs avaient passé trop peu de temps dans ces îles pour en connaître les véritables mœurs; ils crurent les

indigènes plus doux, plus bienveillants qu'ils n'étaient en effet.

Quant au tabou, les missionnaires ont employé cette expression pour désigner tout ce qui était défendu par la loi de Dieu, le vol, le meurtre, l'adultère. Ils se sont emparés du mot, si l'on veut, mais non pas de la chose, et le peu que nous avons dit de leurs travaux prouve assez qu'ils n'étaient pas de vulgaires ambitieux.

L'auteur des lignes citées plus haut semble croire que « la bastonnade et les pénibles travaux des routes, » ont été pour les missionnaires un moyen de propagande. Nous croyons avoir montré suffisamment que s'il y eut oppression, ce fut de la part des chefs et non de la part des pasteurs, et que ceux-ci réprouvèrent toujours les moyens coercitifs employés soit contre les païens, soit contre les catholiques. Il existe même une lettre de Tameamea III, dans laquelle il justifie entièrement les missionnaires protestants à cet égard et accepte pour son gouvernement toute la responsabilité des lois pénales édictées et appliquées en cas de délit religieux.

« Avec ces moyens, » poursuit le voyageur cité par M. Figuiet, « on est parvenu à mo-

diffier la conduite extérieure et publique des habitants des îles. »

Et n'est-ce pas déjà quelque chose, en dix-sept ans, de modifier, dans le sens du bien, la conduite extérieure et publique d'un peuple ? « Mais non, » ajoute-t-il, « à déraciner chez eux le vice... » Cette fois, vous avez raison ; on n'était pas parvenu encore à déraciner entièrement le vice ; mais savez-vous pourquoi ? C'est que, à côté des missionnaires et contre eux, travaillaient des gens comme le consul Charlton et ses acolytes, des blancs sans foi ni loi, qui regrettaient le temps où le vice régnait en maître et où les instincts les plus dégradants trouvaient à se satisfaire sans qu'aucune barrière s'y opposât ; le temps où l'on pouvait exploiter à son gré les pauvres insulaires et obtenir d'eux, pour rien, du bois de sandal, des noix de coco, des porcs et des légumes. Arrivait-il un capitaine de vaisseau, les gens de cette espèce le prévenaient dès son arrivée contre les serviteurs de Dieu. Il se promenait quelques heures dans l'une des îles, voyait peu de chose de ses propres yeux et emportait des impressions faussées par ses entretiens avec des témoins partiiaux.

Mais il reste un dernier argument, et c'est le plus fort, à opposer aux assertions contenues dans les *Races humaines*. Le Vaillant, le dernier voyageur cité dans ce volume, vit les îles Sandwich en 1837, c'est-à-dire dix-sept ans après l'arrivée des premiers missionnaires, c'est-à-dire il y a au moins trente-cinq ans ! Or, pour émettre une opinion raisonnée sur l'état actuel d'un peuple, il ne faut pas recourir à des témoignages vieux de trente-cinq ans, quel que fût d'ailleurs l'état de ce peuple il y a trente-cinq ans. Ces trente-cinq ans ont vu naître : en 1839, l'édit de tolérance pour tous les cultes ; en 1840, la constitution du royaume, son code, l'organisation excellente de son instruction publique ; un degré croissant de moralité et de culture, un développement nouveau du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Sous peine d'être un narrateur incomplet ou un peintre fantaisiste, il n'est donc pas permis de faire abstraction de ces trente-cinq ans.

En tous temps, au reste, l'œuvre des missionnaires fidèles a été dénigrée ; rarement, on a pris la peine de s'informer de leurs travaux et de remonter aux sources des ren-

seignements défectueux obtenus sur leur compte. Parfois, une voix isolée s'est élevée pour leur rendre justice; mais trop souvent l'opinion publique a été égarée et l'est encore sur ce point. Heureux si, dans une humble mesure, nous parvenions à faire à cet égard la lumière dans quelques esprits!

Pour vous, messagers de l'Evangile aux îles Hawaii, comme ailleurs, vous avez longtemps et vaillamment supporté le fardeau et la chaleur du jour. Vous avez dépensé au service de ces infortunés sauvages, que vous croyiez doués, eux aussi, d'une âme immortelle, les plus belles années de votre vie. Vous avez entouré de vos ardentes sollicitudes le berceau d'une jeune Eglise. Vous avez persévéré au sein de difficultés de tout genre; comme saint Paul, vous avez poursuivi votre tâche dans les veilles, dans la fatigue, dans les larmes, en danger de la part des sauvages, en danger de la part de ceux qui auraient dû être pour vous des frères. Vous avez porté sans murmure, et vous portez encore et vous porterez toujours sur la terre l'opprobre de Christ. Dans les contrées païennes et parmi les nations qui sont censées connaître le christianisme, puissiez-vous trouver des imi-

tateurs ! Que votre exemple soit fécond, que votre mémoire soit bénie, notre vénération vous est acquise pour toujours ; réjouissez-vous, car votre récompense sera grande dans les cieux !

Le 17 juillet 1872, on lisait dans le journal *le Dix-Neuvième Siècle* l'avis suivant :

« M. Geoffroy-Saint-Hilaire vient de recevoir le présent promis par le roi des îles Sandwich. Ce sont deux nègres, deux esclaves, Fiorre et Folo, qu'il emploiera au Jardin d'acclimation en guise de cornacs. Les deux indigènes ne paraissent pas regretter leur patrie ; une seule chose les désespère : c'est qu'il faille mettre des souliers. »

M. C. de Varigny, que nous avons cité plus haut, et qui n'aime pas à voir tourner en ridicule une population aimée et connue de lui, un souverain qu'il estime et dont il s'honore d'avoir été le ministre et l'ami, répondit aussitôt. Il n'eut pas de peine à prouver que l'article inséré dans le *Dix-Neuvième Siècle* contenait à peu près autant d'inexactitudes que de mots. En effet, aux îles Sandwich on ne voit pas de nègres, il n'y a point d'esclaves, et tout le monde porte des souliers. Le roi actuel, homme intelligent, a visité l'Europe et la France ; sous son gouvernement, la police est bien faite et chaque nationalité voit respecter ses droits. La dette publique n'atteint pas un million de francs ; le taux légal de l'ar-

gent est de 12 pour 100 , et tel est le crédit de l'État qu'il ne paie pas plus de 8 ou 9 pour 100.

Le jour même où M. de Varigny lisait les singulières nouvelles que nous venons de citer , le journal de Honorourou lui apportait un article sur la souscription ouverte dans l'archipel en faveur des Français ruinés par la guerre. Le même numéro renfermait un autre article d'un auteur indigène , plein d'estime et de sympathie pour notre pays.

« J'ai gardé de trop bons souvenirs de mon long séjour aux îles Sandwich, » dit en finissant M. de Varigny, « pour ne pas me croire attaqué quand on cherche à déverser le ridicule sur des gens qui le méritent si peu, et puis, au nombre de nos libertés, je ne compterai jamais l'indépendance du cœur, autrement dit l'ingratitude. »

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.	5
------------------	---

CHAPITRE PREMIER.

Aspect général. — Climat. — Productions.	9
--	---

CHAPITRE II.

Habitants. — Mœurs. — Coutumes.	25
---	----

CHAPITRE III.

Anciennes croyances religieuses. — Faits antérieurs à la mission.	57
--	----

CHAPITRE IV.

Premier succès des missionnaires américains. — Le roi et la reine vont mourir en Angleterre.	73
---	----

CHAPITRE V.

L'opposition se manifeste. Conduite indigne de certains étrangers. Mission catholique aux îles Hawaii. . . .	101
---	-----

CHAPITRE VI.

Le paganisme prend une dernière et terrible revanche. Relations du gouvernement hawaïen avec quelques officiers de la marine française.	125
---	-----

CHAPITRE VII.

Le roi des îles Sandwich leur donne une charte et un code de lois. L'Eglise hawaïenne acquiert son autonomie. Aspect du groupe cinquante ans après l'arrivée des premiers missionnaires.	138
--	-----

CHAPITRE VIII.

L'instruction publique aux îles Sandwich. Coup d'œil rétrospectif. Causes de la dépopulation. Ignorance et préjugés relatifs aux travaux des missionnaires. . . .	167
---	-----

FIN DE LA TABLE.



